l'Avant-Scène

femina-théâtre

193

Sommaire



BI-MENSUEL ● 15 MARS 1959


Thérèse
le Prat

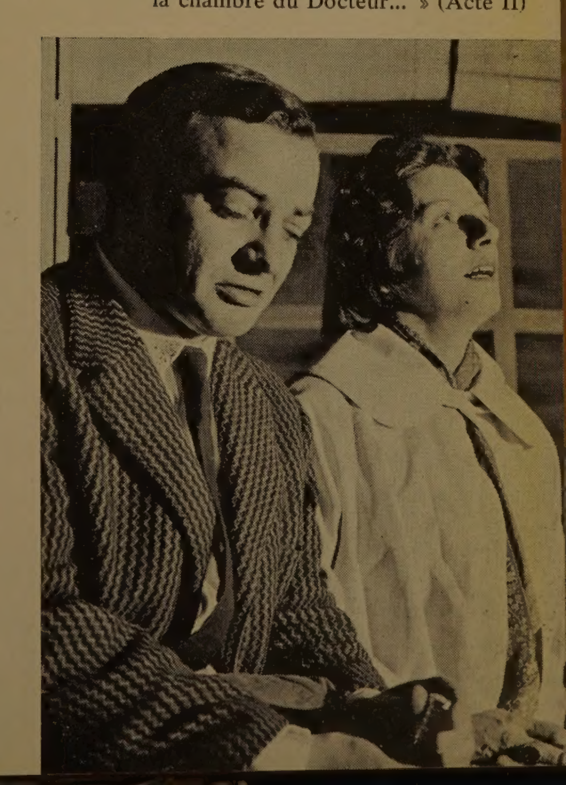


GRIMALDI. « Et tenez ! Regardez-les, l'un à côté de l'autre ! Comme ils sont beaux ! C'est à pleurer ! » (Acte I)



BOBBY (*Claude Berri*) : «... Je suis venu vous parler de ma mère... Elle déconne ! » (Acte II)

PAMELA : «... Je vous installerai dans la chambre du Docteur... » (Acte II)



« JE NE LACHERAI PAS LE DOCTEUR PIC, JE SUIS ANGLAISE... »
(Portrait de Thérèse Le Prat)

QUELQUES SCÈNES DE "TCHIN-TCHIN"

Reportage photographique : Pic



Grimaldi : «... Qui sait si à cette heure-ci Marguerite n'a pas le minois dans un oreiller rouge pour s'empêcher de crier, de m'appeler : « Césaréo ! Césaréo ! » (Acte III)

Grimaldi : «... J'avais acheté l'appartement. Tout confort, avec terrasse. Tu vois ? » (Acte IV).

Grimaldi : «... Mais moi, le docteur, je le baffe ! » (Acte III)



Théâtre de Poche-Montparnasse
Direction
Renée Delmas et Etienne Bierry

Comédie en 4 actes
de François Billetdoux

Mise en scène
de François Darbon

Décors de Francine Galliard-Risler

TCHIN-TCHIN

Distribution

Mrs Paméla Puffy-Picq	Katharina Renn
Césaréo Grimaldi	François Billetdoux
Bobby	Claude Berri
Le garçon	Julien Chancel

« Tchin-Tchin » a été créée le 26 janvier 1959 au Théâtre de Poche Montparnasse

BILLETDOUX FRANÇOIS

né à Paris le 27 septembre 1927.

Sa mère, miniaturiste sur ivoire, a sans doute créé autour de lui le climat qui a aidé à susciter sa vocation artistique. Car il s'agit bien de vocation ; elle s'est affirmée alors qu'il était enfant. Et ce n'est pas une formule conventionnelle ! Il l'assure et nous pouvons le croire.

Ses études secondaires au lycée Condorcet font de lui un de ces comédiens amateurs que réunissait le professeur Jean Catel sous le nom des « Mascarilles ». Déjà à l'avant-garde, il joue *Le Livre de Christophe Colomb* de Paul Claudel.

Devenu étudiant en lettres en Sorbonne, intéressé à la littérature américaine, il entre à l'Ecole Charles Dullin et participe aux exercices d'élèves. « *Je ne cherchais pas à être comédien*, dit-il, *mais plutôt à étudier la mise en scène. Je crois surtout qu'au théâtre il faut savoir tout faire.* »

A la fin de la guerre, il concilie, le soir, les fonctions de chef d'îlot, sur les pentes de Montmartre, et celles de diseur au « Lapin Agile » — il y dit ses poèmes. « *Ce qui m'a frappé, c'est qu'à l'annonce d'un poème l'auditoire se faisait toujours exceptionnellement attentif.* »

F. Billetdoux a la passion de tous les moyens d'expression artistique. « *Si je pouvais faire de la musique*, ajoute-t-il, *j'en ferais !* »

Pour le moment — nous sommes en 1945 —, il passe avec succès le concours d'entrée à l'IDHEC (Institut des Hautes Etudes Cinématographiques). La fondation, peu après, au printemps 1946, du Club d'Essai de la Radiodiffusion française, l'occasion qu'il a d'y réaliser des émissions de variétés dont il a l'idée depuis quelque temps et que les services de la radio se renvoient spécieusement, le lancent soudain sur une voie nouvelle. Cependant, dans des revues, il publie ses premiers poèmes.

La radio le conduira, en 1949-1950, à la Martinique ; il y dirige les programmes pour les Antilles.

Revenu à Paris, son activité radiophonique se multiplie et — sur les ondes — le rapproche de l'art dramatique, à la fois comme auteur de pièces policières et comme réalisateur d'émissions dramatiques.

En 1951-1952, ses débuts d'auteur, au théâtre, ont lieu au Théâtre du Quartier Latin, où Michel de Ré présente *Treize pièces à louer* ; à l'affiche, à côté de noms de Jean Tardieu ou de Stève Passeur, figure le sien.

Puis, la saison 1954-1955, le cabaret le tente, mais c'est encore pour donner naissance, chez « Milord l'Arsouille » ou à « L'Ecluse », à des personnages qu'il anime lui-même au long de monologues ; l'élève amateur comédien de Charles Dullin n'a pas perdu son temps !

Au printemps 1955, il se risque à sa première grande aventure de théâtre : un spectacle qu'il monte au Théâtre de l'Œuvre sous le titre de *Les plus beaux métiers du monde* et qui comporte deux grandes pièces brèves, *Au jour le jour* de Jean Cosmos et *A la nuit la nuit* de François Billetdoux.

La réussite n'est pas évidente, mais la publication d'un premier roman, *L'Animal*, fait diversion. Un deuxième suivra bientôt : *Royal garden blues*, en 1957, et vous pouvez être sûrs que F. Billetdoux continuera...

Ah ! ... pour n'être décidément prisonnier de rien, il enregistre cette même année *Une rose pour Charles Cros*, un disque qui obtient un grand prix de l'Académie... Charles Cros... « *Ils ne pouvaient faire autrement* », dit-il, et il ordonne un spectacle de variétés aux Trois-Baudets, *Hi-Fi*.

Il adapte encore un roman de Léo Dartey pour le petit écran sous le titre — il ne l'a pas choisi, c'est celui, général, du programme envisagé par la Direction de la Télévision — de *Vacances 58*. « *Pour échapper*, continue-t-il, *à ma réputation d'intellectuel !* »

Nous sommes près maintenant de ce soir de 1959 où, au Théâtre de Poche-Montparnasse, François Billetdoux, comédien par raison, crée avec Katarina Renn, *Tchin-Tchin*, de François Billetdoux, auteur par vocation.

UN TRAGIQUE OPTIMISTE

Tchin-Tchin s'éclaire d'un certain sourire — celui peut-être que nous surprenons dans le regard de l'auteur et qui appelle la sympathie.

Pourtant la société humaine s'y présente de façon sordide ; les êtres se cherchent, se rencontrent, mais demeurent étrangers, solitaires. Leur chance est de nouer une complicité qui associera leurs solitudes. Ils ont perdu leur paradis et l'acceptent ; ils sont désespérés tranquillement, avec le sourire.

L'humour avec lequel F. Billetdoux considère les choses a l'originalité — il me semble du moins — de n'être pas une arme de défense, il n'est pas un moyen de dissimuler un désespoir secret, il affirme au contraire une sagesse, la certitude qu'au bout de la nuit, il est possible de connaître le plaisir de vivre.

Ce tragique optimiste est insolite, il peut d'abord déconcerter, car il rend compte d'une expérience toute personnelle. Pour F. Billetdoux, la grande difficulté du théâtre d'aujourd'hui réside dans la confusion des valeurs morales ; faute de conscience collective, il n'y a pas de référence possible de la scène à la salle, et l'art comique authentique est inévitablement ambigu.

Mais si le spectateur de F. Billetdoux sait oublier ses habitudes théâtrales, s'il dépasse un système de références qui repose sur des procédés davantage que sur le fond, s'il s'abandonne au rythme profond, à la musique intérieure de l'œuvre, il en reconnaîtra alors la franchise.

acte 1

scène 1

Un salon de thé genre anglais, en hiver, vers 17 heures.

Mrs Puffy-Picq est assise devant un guéridon. Entre M. Grimaldi. Chacun tient une photographie à la main.

CESAREO. Mrs Paméla Puffy-Picq ?

PAMELA. Yes.

CESAREO. Good afternoon.

PEMELA. Good afternoon.

CESAREO. I am Césaréo Grimaldi.

PAMELA. How do you do ?

CESAREO. Thank you. Do you speek french ?

PAMELA. Yes.

CESAREO. Good ! Je ne connais que quelques mots anglais. Mother, father, kitchen, good bye, pencil. Et ceux que je vous ai dits, bien sûr. Et Shakespeare.

PAMELA. Bien sûr.

CESAREO. J'entends la musique ! « What is white ? A swan is white, sailing in the light. » Le nord ! Le vent marin ! Parlez-vous italien ?

PAMELA. Non.

CESAREO. Tant mieux. Je vous aurais parlé comme à ma mère.

PAMELA. Parlons français.

CESAREO. Oui, chère Madame. Une langue infiniment belle. Je suis naturalisé français.

PAMELA. Je suis française par mariage seulement, mais je comprends la langue.

CESAREO. C'est pratique pour vivre en France. Puis-je me permettre de vous offrir quelque chose ?

PAMELA. J'ai déjà bu mon thé.

CESAREO. Excusez-moi. Je suis un peu en retard.

PAMELA. De sept minutes.

CESAREO. Je craignais que ce fût davantage. Garçon ! Garçon ! S'il vous plaît, Monsieur, deux whiskies ! *(A Paméla :)* Je préfère demander tout de suite deux. Votre mari, en tant que médecin, prend-il bien soin de sa santé ?

PAMELA. Excessivement. Il en est coquet.

CESAREO. Well ! C'est un bel homme, si j'en crois cette photographie.

PAMELA. Elle a dix-neuf ans. Il s'en est déjà servi pour moi.

CESAREO. Je l'ai trouvée dans la boîte de papier à lettres de Marguerite. Oh ! sans beaucoup fouiller ! Mais cette photo-ci est d'un format pour portefeuille, n'est-ce pas ? Elle est mauvaise. Marguerite est beaucoup plus jolie au naturel. Fine, fine ! C'est une bonne idée que vous avez eue là : sans ces épreuves, comment nous serions-nous reconnus ?

PAMELA. Je souhaite ne pas parler avec vous de questions intimes.

CESAREO. Je suis catholique. Le divorce ne me convient pas.

PAMELA. Je suis anglaise, je ne lâcherai pas le docteur Picq.

CESAREO. Voilà ! Mon beau-père m'a souvent répété que les Anglaises sont froides. C'est un ancien marin. Il a plus d'expérience que moi. Il a failli mourir l'année dernière, le pauvre. Il est complètement paralysé, il ne comprend plus rien du tout. C'est un Breton. Bretagne, Grande-Bretagne, il y a peut-être entre les indigènes une origine commune, n'est-ce pas ?

PAMELA. Peut-être.

CESAREO. J'ai également mon caractère quand je veux. Mais, actuellement, je gémis pendant des heures tout seul dans ma chambre. Mes ouvriers disent des grossièretés sur mon passage actuellement. C'est mon adjoint qui a pris la direction de l'entreprise de construction, tout pour le bâtiment, spécialisée dans le gros œuvre. Je m'était promis de construire un palazzo pour Marguerite, avec des escaliers de marbre qui descendent larges, ouverts. Je lui aurais acheté des robes pleines de tissu pour les descendre. Je lui aurais tenu la main, deux marches en avant d'elle, pour la regarder poser son petit pied comme une reine. Elle aurait mangé des pâtisseries pour devenir plus belle encore qu'une Italienne, éclatante, noire !

PAMELA. Cela ne devait pas être nécessaire.

CESAREO. Je l'aurais fait ! Des escaliers superbes. Vous êtes triste ou vous avez toujours cette tête-là ?

PAMELA. J'ai toujours cette tête-là, Monsieur.

CESAREO. Vous devriez prendre un whisky avec moi.

PAMELA. No, thank you.

CESAREO. Moi, je bois beaucoup actuellement.

PAMELA. Tous les hommes boivent quand ils en ont loisir, mais ils n'en parlent pas.

CESAREO. Croyez-vous qu'ils ont tous une raison ?

PAMELA. Ils boivent.

CESAREO. Et vous, qu'est-ce que vous faites actuellement ?

PAMELA. Je continue.

CESAREO. C'est bien. Marguerite m'avait parlé de vous, au début : elle me disait ceci et cela sur le docteur Picq, sur vous, et elle vous appelait : « la femme-du-docteur-Picq-qui-est-anglaise. » Ah ! j'ai été bien malheureux quand elle a eu l'appendicite et qu'il a fallu la laisser à l'hôpital. Mais l'appendicite, ce n'est rien, on opère et puis, hop ! Ce sont les suites qui sont à craindre, n'est-ce pas ?

PAMELA. Oui.

CESAREO. Oui. Ce que je me suis demandé, c'est comment vous, une Anglaise, vous avez pu tomber amoureuse d'un Français ? Je n'ai pas trouvé de réponse plausible. Moi, je me suis dit : Si j'épouse une fille de chez moi, je vais traîner dix-huit enfants et la misère. En France, comme je suis tra-

vailleur, il y aura de la place pour moi. Les Français ne dérangent pas les gens qui travaillent... Je me sens bien avec vous.

PAMELA. Garçon ! S'il vous plaît, une autre tasse de thé !

CESAREO. Merci. J'avais peur que vous ne partiez ! Cela ne va pas vous faire de mal ?... Je vous ai appelée par le téléphone parce que je ne sais plus quoi faire. Des années et des années, je me suis épuisé à la besogne, espérant sans cesse le moment où je serais libre enfin. Je disais : « Attends, Marguerite, attends ! Nous cueillerons demain les roses de la vie. » Elle attendait, la pauvre, en se faisant des coquetteries pour elle-même. Je lui avais acheté un petit fauteuil à oreillettes, avec des ressorts gros comme le doigt. Quand elle bougeait une cuisse là-dedans, elle se sentait comme dans un paquebot. J'arrivais le soir avec un sourire que je prenais sur ma fatigue. Mais quoi ! les jérémiades, les *qu'est-ce-qu'on-fait-ce-soir*, les *tu-me-laisses-toute-seule* sont difficiles à supporter pour un homme qui a parlé de béton pendant des douze et quatorze heures ! Nous faisons beaucoup de béton. J'ai travaillé jusqu'à la dépression nerveuse, mais c'est mon adjoint qui est tombé malade, l'ingénieur du bureau d'études qui devenait neurasthénique, les dessinateurs qui s'endormaient le tire-ligne à la main, comme des oiseaux. Moi, je tenais. Une locomotive, tel était mon destin ! Puis cette appendicite est venue, le docteur Picq a suivi. Et me voilà, moi qui n'imaginais pas comment interrompre cette existence pour partir en vacances, faire la sieste sous un arbre, regarder Marguerite barboter dans l'Océan, me voilà, à l'abandon, avec tout un camion de briques qui m'attend à Chartres, une analyse de terrain en instance dans le Pas-de-Calais, l'épure d'un hangar aéronautique à peine ébauchée, ma concierge qui ne me dit plus bonjour, les filles de joie qui me font des haut-le-cœur, la nourriture qui me pèse sur l'estomac et vous, là, qui m'écoutez comme un curé. Garçon ! Garçon ! Dites-moi : « Puffy », qu'est-ce que c'est ?

PAMELA. Mon nom de jeune fille.

CESAREO. Vous l'avez gardé ! Mademoiselle Puffy ! Miss Puffy, épouse Picq ! Oui, oui, oui, oui, oui. Un whisky, Monsieur ! Double ! Vous n'êtes pas Ecossaise ?

PAMELA. Je le suis pour un quart.

CESAREO. Oui, oui, pour un quart, je vois ! Ah ! l'Ecosse, pays rude, rocailleux, gras de verdure, humide, humide ! Difficile, vraisemblablement !... Pourquoi avez-vous répondu à mon appel ? Que pensiez-vous que j'allais dire que vous ne sachiez ?

PAMELA. Je pensais trouver un homme.

CESAREO. Et qu'est-ce qu'il vous aurait dit ?

PAMELA. Il m'aurait dit : « Pam, voilà ce que nous allons faire ! »

CESAREO. « Pam, voilà ce que nous allons faire ! » Il aurait dit ça ! Quel homme, quelle imagination ! Pam, c'est un diminutif ?

PAMELA. Pour mes proches.

CESAREO. Oui, Pam, Paméla ! Mrs. Paméla Puffy-Picq ! Et c'est vous ! Oui, oui, oui. Pam ! Qu'est-ce que nous allons faire ?

PAMELA. I d'nt know !

CESAREO. Qu'est-ce qu'on fait en Ecosse dans ces cas-là ?

PAMELA. On montre la porte.

CESAREO. Oui, mais vous n'avez qu'un quart ! Chez moi aussi, on montre la porte ! Et la garce, elle, la prend ! Alors, on suit à petits pas, comme un âne. Puis l'on pardonne ! Et les autres disent : « Mon Dieu, qu'il est brave ! » Alors on en a comme une fierté et le dimanche, on s'en va à la messe, avec la femme qu'on traîne pendue à son bras. Et le curé pleure pendant son monologue. Et l'on se dit qu'il y a une âme par là qui s'est montrée gracieuse.

PAMELA. Je suppose que vous, Monsieur, vous attendiez quelque chose de notre rencontre ?

CESAREO. Oui. Mais quoi ! Peut-être je voulais seulement vous parler de Marguerite. Je n'en ai encore parlé à personne. Mon adjoint, lui, croit que j'ai une faiblesse aux bronches et qu'il me faut du repos. Mais c'est parce qu'il veut reprendre la direction de l'entreprise pour la mener à sa guise. Il prétend que notre béton est d'un prix de revient trop élevé. Parce que c'est du très bon béton, Madame. Tous les matériaux que j'utilise sont de très bons matériaux. Mes briques, si je pouvais, je les ferais moi-même !

PAMELA. Il y a toujours un peu plus à faire. Je m'occupe actuellement d'œuvres de charité. En faveur des pays sous-développés.

CESAREO. C'est bien.

PAMELA. Et je pique des mégots dans la rue avec une canne munie d'une pointe et je les porte dans les prisons par paquets de cent grammes.

CESAREO. Vous appartenez à l'Armée du Salut ?

PAMELA. Non, je fais ainsi à titre privé. C'est bon pour l'orgueil !

CESAREO. Il faut que vous buviez quelque chose avec moi !

PAMELA. Un vin cuit !

CESAREO. Garçon !... Il est utile que nous bavardions à bâtons rompus. Vous comprenez « à bâtons rompus » ?

PAMELA. Oui.

CESAREO. Monsieur, s'il vous plaît, un grog pour Madame. Pour vous réchauffer.

PAMELA. J'ai dit un vin cuit.

CESAREO. Et un vin cuit ! Où en étions-nous ? Oui, c'est important la belle qualité, très important. Et sur ce plan les Anglais sont beaucoup mieux qu'on le dit. D'abord, ils sont fair-play. Ensuite, service-service. Ce qu'il faut faire, ils le font. Regardez en politique.

PAMELA. Je ne connais rien en politique.

CESAREO. Moi non plus. Soyons sincères. Le vrai, le seul problème, c'est Marguerite. Et le docteur Picq peut-être aussi pour vous !

PAMELA. Peut-être.

CESAREO. Et je suis jaloux comme un coq !

PAMELA. Tss, tss !

CESAREO. Franchement ! (*Montrant les photos :*) Et regardez-les, l'un à côté de l'autre ! Comme ils sont beaux ! C'est à pleurer !

PAMELA. Tss, tss !

CESAREO. Et regardez-nous ! Bien sûr, vous, anglaise comme vous êtes, pleurer, vous ne pourriez pas ! Mais moi, Mrs. Puffy-Picq, je pourrais m'asseoir sur le trottoir là-dehors et inonder Paris ! Ah ! tout ce que je ressens qui bouillonne ! On ne peut pas demander ça à un parapluie !

PAMELA. Quel est le problème ?

CESAREO. Yes ! What is the matter ! Divorcer, non. Fuir, non. Le *statu quo*, non. What ?

PAMELA. Attendre, durer, tenir !

CESAREO. Yes ! You are right ! Je vais boire le grog. Il fait froid.

PAMELA. Le temps d'hiver.

CESAREO. Il y a des jours, vers cette heure-là, où l'on se sent devenir taupe...

PAMELA. Payez, maintenant. Ce sera plus correct.

CESAREO. Yes.

PAMELA. Alors, à bientôt !

CESAREO. Eh non ! Attendre ! Durer ! Tenir ! Allons dîner !

PAMELA. No, thank you.

CESAREO. C'est un désir, Mrs. Puffy-Picq !

PAMELA. No, really, no !

CESAREO. Nous mangerons les tagliatelles.

PAMELA. What is that ?

CESAREO. Pasta ! Nouilles !

PAMELA. Yes, I see. With tomato.

CESAREO. Why not ? With tomato ! Allons !



scène 2

Une rue vers les Halles, à Paris, la nuit.

CESAREO. Paméla ! Paméla ! Paméla !

PAMELA. Je rentre chez moi, Monsieur Grimaldi.

CESAREO. Stop !

PAMELA. Je vous remercie beaucoup pour le dîner, mais je ne vois pas l'utilité de prolonger cette soirée.

CESAREO. Vous avez peur, l'Anglaise !

PAMELA. No.

CESAREO. Yes ! Whouou ! Vous avez peur !

PAMELA. Je ne vois pas l'utilité de boire un verre et encore un verre.

CESAREO. Qui parle de boire ? Prenez mon bras !

PAMELA. No !

CESAREO. Je vais tomber par terre parce que ma tête est trop lourde.

PAMELA. Eh bien ! tombez par terre.

CESAREO. Est-ce ainsi qu'on traite celui qui vous raccompagne à votre domicile ? Non ! On lui prend le bras en se pressant un peu de l'épaule contre la sienne. Et s'il montre un léger signe de fatigue, bien compréhensible après une longue journée, on le porte, jusque dans son lit ! Prenez mon bras ! Là !

PAMELA. Je n'aurais pas dû accepter de boire de ce vin français.

CESAREO. Mais si, il éveille des délicatesses. Tenez ! Vous me paraissez jolie dans ma brume. Dites-moi que je suis beau et fruité.

PAMELA. No ! No !

CESAREO. Je suis vilain, vilain, vilain ! Soyez joyeuse, Madame, s'il vous plaît ! Entraînez-moi ! Jouez de la cornemuse ! Mais ne restez pas plantée là, pleine de jugements, d'idées, de lois, de drapeaux ! Allons boire, que diable !

PAMELA. Allez-y seul. Je vous attends.

CESAREO. Et elle m'attend ! Comme si j'avais un vice ou je ne sais quoi à satisfaire ! Non, non, non, Madame : ou le monde m'accompagne ou je rentre en moi-même et je dors, parce qu'en moi-même il fait noir et triste, et je dors mieux que personne. Ne voyez-vous pas que je m'enfonce et que je deviens le malheur même ?

PAMELA. Vous buvez trop.

CESAREO. Trop ! Pourquoi trop ?

PAMELA. Pour votre santé.

CESAREO. Pfou ! Qui s'en préoccupe ?

PAMELA. Moi.

CESAREO. Je me porte bien. Vous vous imaginez peut-être que je bois pour oublier ? Eh bien ! non. Je bois pour donner des couleurs. Et ce soir, par exemple, Mrs Puffy-Picq, je voudrais que vous soyez une négresse, mafflue et toute nue, dans un désert aux broussailles rares, et nous chanterions sous la lune pour conjurer les esprits. Mais il n'y a pas d'esprits, pas de lune, pas de négresse, il n'y a que le désert et une impérialiste sans empire qui s'y promène en refusant les mirages et les oasis. Mais elle finira par mourir de soif ! Car elle a soif !

PAMELA. Le docteur a rapporté des bouteilles un jour à la maison. Il a pris un verre, il a débouché la première, il a versé un petit peu du liquide dans le verre, il a humé avec un nez qui s'allongeait, il a dégusté, il a reposé son verre. J'ai fait un geste maladroit et le verre s'est renversé. J'ai dit : « Excusez-moi » et j'ai pris la bouteille. Il m'a tendu son verre. Moi, je suis allée à la fenêtre — c'était en été —, je me suis penchée pour regarder si la rue était vide et j'ai laissé tomber la bouteille dans le ruisseau. Puis je me suis retournée. M. Picq a souri, s'est levé, s'est dirigé vers la cuisine et en est revenu une seconde bouteille à la main, qu'il a débouchée. J'ai fait un geste maladroit et la bouteille s'est brisée sur le parquet. Il a voulu se mettre en colère. Il a seulement dit entre ses dents : « Anglaise ! » Puis il est parti. Nous n'avons pas échangé un seul regard pendant huit jours. Il a raté deux opérations cette semaine-là.

CESAREO. Graves ?

PAMELA. Appendicites !

CESAREO. Ah ! Et pourquoi l'aviez-vous empêché de boire ?

PAMELA. Je pensais que j'étais plus passionnante qu'une bouteille.

CESAREO. Et ce n'était pas vrai !

PAMELA. Maintenant, je renouvelle la cave moi-même.

CESAREO, *s'asseyant sur le trottoir.* Asseyez-vous donc !

PAMELA. Non, je rentre chez moi.

CESAREO. Vous avez honte de ma compagnie, hein ? Rentrez donc chez vous, moi je vais attendre là en regardant passer ce qui passe.

PAMELA. Relevez-vous !

CESAREO. Pour quoi faire ?

PAMELA. Pour être debout !

CESAREO. On est bien les pieds dans le ruisseau.

PAMELA. Vous n'avez pas un ami chez qui vous pourriez aller ?

CESAREO. Pas un ami.

PAMELA. Marguerite est peut-être rentrée.

CESAREO. Marguerite n'existe pas. C'est une femme parmi les femmes et toutes ces femmes se conduisent bien mal avec moi, toutes !

PAMELA. Je m'en vais.

CESAREO. Bon.

PAMELA. N'oubliez pas ce que nous avons décidé.

CESAREO. Nous, nous avons décidé quelque chose ?

PAMELA. Nous avons décidé de séparer votre Marguerite et mon Adrien.

CESAREO. Quelle importance ! Si elle ne me préfère pas à n'importe quel inconnu !

PAMELA. Tous les jours, à chaque occasion, faire naître le doute ! Vous dites : « Ah ! les médecins, ce ne sont pas les femmes qui leur manquent. Ni les excuses ! »

CESAREO. Ni les excuses.

PAMELA. Vous dites : « Vous avez mauvaise mine, Marguerite ! »

CESAREO. Nous nous tutoyons.

PAMELA. Vous dites : « Tu deviens laide, Marguerite. Tu ressembles à n'importe qui, Marguerite. Tu ne penses pas ce que tu dis, tu es sotte, tu vieillis, Marguerite. »

CESAREO. Et vous, qu'est-ce que vous dites ?

PAMELA. Ce n'est pas la première idiote dont je me débarrasse.

CESAREO. C'est laid !

PAMELA. Yes !

CESAREO. Moi je dirai tout le bien que je peux du docteur, de tous les docteurs. Qu'il a du charme, de la clientèle, une femme délicieuse, un avenir. Et que je l'aime, cet homme-là, moi, plus qu'aucun autre.

PAMELA. Il pourrait être très utile, mais il perd son temps. Je l'emmènerai dans les pays chauds.

CESAREO. Oui, ailleurs ! ailleurs ! Nous les retirerons de la circulation, nous les isolerons comme des fleurs précieuses. Marguerite, je l'emmènerai chez moi, dans mon village, où les femmes sont toutes en deuil d'on ne sait quoi, parmi les rochers. Et je l'enfermerai !

PAMELA. Qu'est-ce qui vous retient de le faire ici ?

CESAREO. Les Anglaises ! qui se tiennent comme des principes ! et qui donnent envie de crier, de bramer !

PAMELA. No !

CESAREO. Bramer, bramer, comme les bêtes !

PAMELA. Shut up !

CESAREO. Pour les faire fuir, par scandale ! Et me dégager de leurs visions de ménagère à la morale économique ! Pour dire à toute une rue que j'aime Marguerite ! Que je pleure Marguerite que l'on m'a prise parce qu'une Anglaise prévoyante n'a pas su retenir son mari dans son lit ! Pour dire que je suis tragique et que ça ne me va pas du tout, à moi, pauvre homme ! qui aime Marguerite comme le pain, parce que c'est bon et nécessaire, et que je comprends trop bien que quelqu'un d'autre aime le pain ! et que bientôt voilà Noël et que ça ne veut plus rien dire ! Bramer, je veux bramer ! Que l'on m'entende ! Que les chats miaulent ! Que Paris hurle ! Que la nuit chante ! Marguerite est quelque part dans cette nuit !

PAMELA. Venez !

CESAREO. Où ?

PAMELA. Dans ma maison.

CESAREO. Non !

PAMELA. Boire !

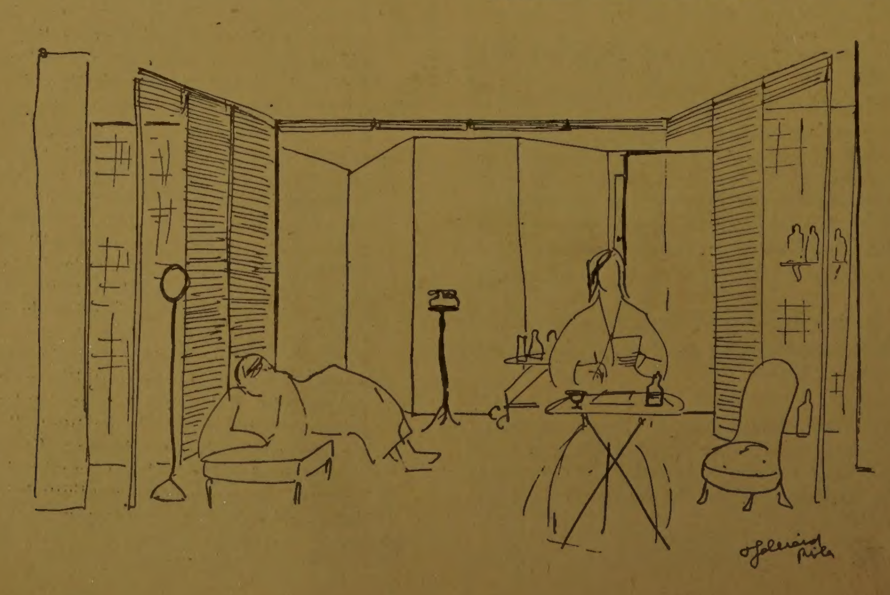
CESAREO. Non. Je me connais. J'aurais besoin de votre main et une main qui se tend m'entraîne toujours à je ne sais quelle confiance excessive. Je refuse Mrs Puffy-Picq, cette solution facile.

PAMELA. Vous attendrez le retour du docteur pour lui parler.

CESAREO. Oui ? Parler à cet homme qui aime Marguerite !

PAMELA. Come on !

CESAREO. Yes, sweet lady ! Ne me perdez pas !...



scène 3

Le living-room dans l'appartement de Mrs Puffy-Picq. Césaréo est étendu sur le canapé, une compresse sur le front.

PAMELA. Restez allongé. Dans un moment, nous changerons votre compresse et nous boirons une bonne tisane. Chut ! Du calme ! Je vous tiens la main. Je suis là.

CESAREO. Vous êtes gentille.

PAMELA. Je ne suis pas gentille. Je suis sérieuse et je pense que vous devez vous conduire comme une grande personne, Monsieur Grimaldi. Vous avez des devoirs envers vous-même et envers les autres. Dieu existe, la Société existe, et vous existez, tenez-en compte.

CESAREO. Chut ! Vous me fatiguez !

PAMELA. Je dis ce que je dois. Je dis que vous devez vous battre pour défendre ce que vous aimez. Reposez-vous pour vous préparer à la lutte. Le docteur Picq n'est pas n'importe qui. Il en impose. Il a du charme et il sait se taire. Mais il doute de lui-même comme toute personne de qualité. Vous allez lui répéter avec violence tout ce que vous m'avez dit de votre amour pour Marguerite. Il aura peur. Il aura peur de sa médiocrité. Car cette fille pour lui n'est qu'une distraction.

CESAREO. Oui, elle est reposante.

PAMELA. Le docteur Picq n'a pas besoin de repos. Il a besoin d'être entretenu dans la grandeur et l'exigence, non pas dans la futilité. Je lui pardonne une passade, pas une erreur de jugement. Vous dormez ?

CESAREO. Non. Je commence à comprendre le docteur.

PAMELA. Ce n'est pas votre affaire. Votre affaire est de vous montrer à la hauteur de ce que vous êtes, pour réduire votre adversaire sur un terrain qu'il n'a pas choisi. Il ne saura jamais ce qu'est l'amour, car l'amour ne l'exalte pas, mais le dérange.

CESAREO. Comme elle doit l'admirer !

PAMELA. Lui la méprise, j'en suis sûre et vous ne devez pas supporter cela. Tout à l'heure, après avoir bramé, vous devez dire : « Docteur, choisissez ! »

CESAREO. Oh non ! Il choisirait Marguerite !

PAMELA. Non, si vous voyez rouge ! Soyez jaloux ! Parlez-lui avec une envie de meurtre dans les yeux.

CESAREO. Evidemment ! Mais au début j'ai cassé quelques objets à la maison pour satisfaire cette envie-là. J'ai eu envie de les tuer tous les deux, puis j'ai gracié Marguerite. Et c'est déjà une telle consolation qu'elle soit vivante.

PAMELA. Pourquoi avez-vous accepté de venir ici ?

CESAREO. Pour voir cet homme !

PAMELA. Ensuite ?

CESAREO. Il n'a pas de poids dans ma balance ; il est du côté des vanités. C'est un monsieur quelconque qui me vexe. Le grave, c'est le doute à mon égard dont a fait preuve Marguerite.

PAMELA. Vous ne voulez pas savoir contre qui vous vous battez ?

CESAREO. Contre quoi, oui. Contre qui, non.

PAMELA. Vous ne regardez rien ni personne en face.

CESAREO. Ce sont les alentours qui valent la peine. Ma pensée, c'est : Comment puis-je peupler tous les alentours de Marguerite ? Elle regarde l'un ou l'autre et elle dit : « Qu'il est beau ! » et elle a raison. « Qu'il est élégant ! » et elle a raison. Elle l'écoute et elle dit : « Qu'il est intelligent. »

PAMELA. Et elle a raison !

CESAREO. Je ne sais pas, moi, pauvre homme. A moi, elle dit : « Tu es bon ! » et elle a tort. Je ne suis qu'un immense désir de quelque chose. Je ne peux pas vous faire comprendre tout le reste en français à Paris.

PAMELA. Cette personne est une femme avec laquelle mon mari couche, voilà le fait !

CESAREO. Vous, vous n'aimez pas Marguerite !

PAMELA. Il faut faire une folie. C'est trop difficile d'attendre et c'est trop bête. Voulez-vous que nous ayons un accident de voiture tous les deux ?

CESAREO. Comme vous êtes jeune, Paméla !

PAMELA. Voulez-vous boire ?

CESAREO. Oui. Et vous ?

PAMELA. Je n'ai pas besoin de boire, moi.

CESAREO. Vous avez eu des amants ?

PAMELA. Non. Des faiblesses.

CESAREO. Vous !

PAMELA. Je n'aime pas être tenue pour différente des autres.

CESAREO. Je vous imagine jeune fille en robe blanche sur des pelouses.

PAMELA. Vous rêvez, vous rêvez, vous rêvez ! Vous passez votre temps à rêver au lieu d'agir.

CESAREO. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Que je vous embrasse ? et tout ?

PAMELA. Non.

CESAREO. Non.

PAMELA. Tous les jours je me dis : « Paméla, vous devez être extraordinaire. » Je me lève à six heures du matin, Monsieur, je mets en ordre mon esprit et le programme de ma journée. Je ne laisse rien au hasard. Je suis prête et propre à huit heures quand la femme de ménage arrive, et je sais que toute la journée, premièrement, deuxièmement, troisièmement, c'est de l'amour qu'on attend de moi et c'est de l'amour que je donne, mais j'ai ma figure droite et mon emploi du temps fixé, alors on me croit dure. Savez-vous ce que je fais dans une journée, en dehors de mes soucis ménagers ? J'assume le secrétariat du docteur, l'administration d'un hospice de vieillards et la présidence d'un Centre d'échanges culturels entre l'Angleterre et toute l'Europe. En même temps, je me tiens au courant des événements politiques pour le cas qu'il faudrait établir une pétition. Je travaille tous les jours mon français et j'apprends le solfège. Croyez-vous qu'on puisse tenir à ce régime, si ce n'est pas par amour ?

CESAREO. Est-ce que vous ne pourriez pas trouver une petite occupation pour Marguerite ?

PAMELA. Répondez-moi !

CESAREO. C'est par amour, mais...

PAMELA. Pas de mais, pas de peut-être ! C'est par amour ! Mais le docteur ne le sait pas, ne le comprend pas et voilà que c'est inutile ! Alors que faire ? Qu'est-ce que vous voulez, vous ?

CESAREO. Paméla, nous sommes égoïstes.

PAMELA. Nous sommes égoistes ?

CESAREO. Oui. Nous avons mal parce que nous sommes petits. Et cela ne nous ressemble pas. Vous aimez Adrien et j'aime Marguerite, c'est beaucoup. Mais nous leur sommes insuffisants, chacun de notre côté. Alors je me dis qu'il est bien triste qu'une femme aussi belle que Marguerite et un homme aussi glorieux que votre époux ne vivent pas ensemble un amour admirable.

PAMELA. Etes-vous en train de dire que nous devons accepter ?

CESAREO. Les laisser libres, oui.

PAMELA. Et les bénir ? C'est bien cela que vous voulez ?

CESAREO. Je veux qu'eux pour le moins soient capables d'un amour énorme et que pour le moins, ils le tentent !

PAMELA. Pourquoi pleurez-vous ?

CESAREO. Je me dis que je suis peut-être un menteur, et que c'est bien regrettable.

PAMELA. Soyez un peu anglais par moments ! Ou bien je crie ! Je crie !

CESAREO. Paméla !... Oh ! j'ai entendu une clé dans une porte.

PAMELA. C'est le docteur Picq qui rentre chez lui.

CESAREO. Oh !

(*Entre Bobby.*)

BOBBY. Hello, mom !

PAMELA. Hello, Bobby !

BOBBY. Pop n'est pas rentré ?

PAMELA. Je vous présente Bobby. This is Mister Grimaldi.

BOBBY. Salut !

CESARIO. Bonjour, jeune homme ! C'est un grand garçon.

PAMELA. Kiss me, Bobby.

BOBBY. Yes mom. Qu'est-ce que vous faites ?

PAMELA. Nous attendons papa.

BOBBY. Il est malade ?

PAMELA. Peut-être. Good night, Bobby.

BOBBY. Good night, mom ! Salut !

CESAREO. Au revoir, Monsieur.

(*Bobby entre dans sa chambre.*)

PAMELA. C'est mon fils.

CESAREO. Yes.

PAMELA. Il admire beaucoup le docteur.

CESAREO. C'est son père !

PAMELA. Yes. Dites-moi : quand votre verre est aux trois quarts plein, comme il est là, et que vous n'avez pas soif, comment en venez-vous à le prendre et à le vider ?

CESAREO. Par vertige.

PAMELA. A demain, Césaréo.

CESAREO. Oui, oui, oui ! A demain, Mrs Puffy-Picq !

(*Elle le laisse partir sans le raccompagner et regarde le verre.*)

R I D E A U

acte 2

scène 1

Un salon d'attente dans la clinique du docteur Picq.

CESAREO. Mais qu'est-ce que vous venez faire ici ?

PAMELA. Le docteur m'a priée de venir.

CESAREO. Il sait que nous nous connaissons ?

PAMELA. Ça n'a aucune importance.

CESAREO. Vous avez des nouvelles ?

PAMELA. Oui.

CESAREO. Mauvaises ?

PAMELA. Oui.

CESAREO. Ce n'était pas un accident ?

PAMELA. Non.

CESAREO. Ils n'ont pas voulu de cet enfant ! Ils n'en ont pas voulu !

PAMELA. Ils n'en ont pas voulu.

CESAREO. Tous les mois pendant cinq ans, j'ai attendu que Marguerite devienne grosse et victorieuse, toute rose de contentement. Je me disais : c'est ma faute ! J'ai consulté qui il fallait, je vous assure, mais entre cette épouse et moi-même, il y avait incompatibilité, parait-il ! Et voilà que ! voilà que !

PAMELA. Allez voir Marguerite.

CESAREO. Non.

PAMELA. C'est une femme blessée.

CESAREO. Pas par moi ! Comment va-t-elle ?

PAMELA. Bien.

CESAREO. Et l'autre ?

PAMELA. Il a l'air grave.

CESAREO. Est-ce qu'ils ne pouvaient pas demander conseil tous les deux avant de faire des bêtises ? Au nom de quoi ? A cause de qui ?

PAMELA. Chut !

CESAREO. Vous savez ce que c'est d'avoir un enfant pour une femme ? Ce qu'il y a de meilleur ! Qu'est-ce que nous pouvons faire nous autres, qui dit cette vérité-là ! Je la voulais heureuse et débordante comme je veux le monde brûlant autour de moi ! J'étais prêt à me soumettre au moindre de ses désirs jusqu'à me dire : un autre lui donnera ce que je ne peux pas lui donner. Mais non ! C'était de la fantaisie qu'il lui fallait ! Elle était toute petite ! Et on a beau s'occuper d'elle, elle ne grandit pas. C'est un oiseau, voilà tout ! Et on a toujours tort de s'occuper des oiseaux. Les oiseaux doivent être là par surcroît ! Est-ce qu'il l'aime ?

PAMELA. Il ne me l'a pas dit.

CESAREO. Votre Adrien, ce n'est pas grand-chose non plus !

PAMELA. Il ne m'avait rien dit de cet enfant dont il n'a pas voulu ! Et s'il n'avait agi qu'à cause de moi ?

CESARIO. Vous lui pardonneriez ?

PAMELA. Oui.

CESAREO. Je ne suis pas fait pour ce monde-là ! Je ne suis pas réaliste, moi. Je suis bête, bête, bête. Chez moi, chaque fois que mon père venait nous dire, à nous, la marmaille : « Enfants, il y a un autre petit chez nous », c'était des hurlements dans toute la maisonnée. De joie ! Et à chaque fois qu'il revenait du village dire à mère « Mama, il y a un autre petit chez les voisins », c'était une débandade pour aller voir ce miracle-là ! Et c'eût été chez les voisins de nos voisins, que c'eût été la même chose ! Et moi, je me roulais par terre ! C'est vous dire que ce que je sais, je le sais. C'est qu'il faut vivre passionnément et que je ne m'en sens plus le courage aujourd'hui parce qu'il y a quelque chose qui est mort.

PAMELA. Ce n'était ni mon enfant, ni le vôtre.

CESARIO. C'est la confiance qui est morte !

PAMELA. Vous le dites, mais vous n'êtes pas assez sévère. Une tendresse et vous pleurez !

CESARIO. Je vais m'efforcer de gagner beaucoup d'argent pour être protégé de tout. Je serai hygiénique et capitonné.

PAMELA. Je dois vous laisser. Le docteur m'attend pour aller dîner. Il a mauvaise conscience. Allez voir Marguerite.

CESAREO. Non. J'enverrai une ambulance la chercher. Mes hommages, Mrs Puffy-Picq.

PAMELA. Césaréo ! Téléphonez-moi demain !

CESAREO. Quel jour sommes-nous demain ?

PAMELA. Je serai au Harry's Bar à 19 heures, comme d'habitude.

CESAREO. Vous ne parlez de rien au docteur...

PAMELA. Non !

CESAREO. Je vais embrasser Marguerite. La pauvre fille ! Que voulez-vous ! Elle est idiote !

scène

2

Une chambre d'hôtel, catégorie B. Sur la table de nuit, une bouteille de cognac et deux verres à dents. Sur le porte-bagage, une valise contenant des bouteilles pleines.

CESAREO. Ah ! Vous voilà ! Vous n'avez pas été suivie ?

PAMELA. Non.

CESAREO. Notre chambre vous plaît-elle ?

PAMELA. C'est la première fois que je me trouve dans une chambre d'hôtel avec un autre homme que mon mari.

CESAREO. Elle est propre, les murs sont bons, le quartier est calme. Je ne comprends pas comment nous n'avons pas songé plus tôt à cette solution. Et quelle économie ! Savez-vous combien nous avons dépensé dans les cafés le mois dernier ? J'ai fait le calcul.

PAMELA. Please !

CESAREO. Excusez-moi. C'est l'émotion qui me fait parler. On parle toujours trop. Vous pouvez vous défaire légèrement. Vous ne m'en voudrez pas de m'être mis en bras de chemise sans votre permission ? J'ai eu comme une bouffée de printemps !

PAMELA. Non, non.

CESAREO. Et j'ai dû commencer sans vous.

PAMELA. Oh !

CESAREO. Ça vous ennuie ?

PAMELA. J'ai moi-même pris quelques gouttes pour me donner du courage. Mais ne me bousculez pas !

CESAREO. Je ferme à clé, non ?

PAMELA. Oui. Mais laissez la clé sur la porte ! Est-ce bien correct ce que nous faisons là, Césaréo ? N'est-ce pas un peu puéril ?

CESAREO. Dans tous les pays civilisés, il existe des clubs spécialisés où l'on peut louer des chambres uniquement pour y boire. En Amérique, en Angleterre, dans les pays Scandinaves, en Allemagne, en Autriche, en Chine ! Je n'ai pas entendu parler d'un club de ce genre à Paris, mais peut-être parce que les gens s'y montrent plus individualistes qu'ailleurs.

PAMELA. Parlez-moi gentiment.

CESAREO. Pam !

PAMELA. Oui.

CESAREO. Paméla !

PAMELA. Césaréo ?

CESAREO. Mademoiselle Puffy !

PAMELA. Mon ami ?

CESAREO. Buvons gentiment !

PAMELA. Baisez-moi la main.

CESAREO. Ne tremblez plus !

PAMELA. Il n'est même pas indispensable d'être courageux, n'est-ce pas ? Il suffit de commencer, sans penser à la suite.

CESAREO. Tenez, voici votre « second » verre !

PAMELA. Tout de suite mon « second » ?

CESAREO. Oui, oui.

PAMELA. Ah ! que c'est doux ! Rappelez-moi pourquoi je veux être ivre morte !

CESAREO. Compliquée comme vous êtes, vous avez certainement beaucoup de raisons.

PAMELA. Rappelez-m'en une !

CESAREO. Vous voulez être sans retenue.

PAMELA. Je ne veux pas être vue dans cet état. Puis que vais-je faire ? Prenez de l'avance, s'il vous plaît !

CESAREO. Une bouteille d'avance, ça vous paraît suffisant ?

PAMELA. Oh ! oui. Ne soyez pas de mauvaise humeur.

CESAREO. Vous gâchez le plaisir.

PAMELA. Attendez ! Vous n'allez pas être trop sauvage, tout à coup ?

CESAREO. Je ne sais pas.

PAMELA. Attendez ! Vous n'allez pas me traîter comme une fille ?

CESAREO. Je ne sais pas.

PAMELA. Attendez ! Je préfère que nous flirtions un peu, avant.

CESAREO. Paméla ! vous n'avez rien à craindre de ma part.

PAMELA. Pourquoi ?

CESAREO. Ce serait délicat à vous expliquer.

PAMELA. Ah ! Et si je deviens furieuse, moi ?

CESAREO. C'est un risque à courir ! Puis quoi ! Ne faites pas une aventure d'un événement tout à fait banal. Buvons et bavardons. Qui vivra verra. A votre santé.

(Ils boivent, elle à son gobelet, lui à la bouteille.)

PAMELA. C'est fort !

CESAREO. Racontez-moi vos rêves.

PAMELA. Je ne rêve pas. Je ne rêve jamais.

CESAREO. C'est triste ! Je ne comprends vraiment pas les femmes. Elles ne savent rien faire comme tout

le monde. C'est tellement simple de profiter de la vie telle qu'elle se présente ! Nous pouvions très simplement nous enivrer comme tout le monde, en allant de cafés en bistrots, de bistrots en bars, sans s'en apercevoir ! C'est agaçant ce côté systématique que vous avez ! Moi je ne sais pas quoi faire dans cette chambre ! Elle ne m'inspire pas ! Et vous n'êtes guère encourageante non plus !

PAMELA. Céséréo ! je suis bien. Ne me dérangez pas !

CESAREO. Ah çà !

PAMELA. Nous sommes clandestins, non ? C'est agréable !

CESAREO. Ce qui est agréable, c'est d'être heureux. Et je ne le suis pas. Et ce n'est pas en enfilant les litres d'alcool qu'on le devient. Ce n'est pas un médicament magique, l'alcool ! C'est un alibi, pas davantage. Ce qui compte, c'est ce quelque chose que ça permet d'éveiller quelquefois par là-dedans.

PAMELA. Oui, oui. Je le sens qui s'éveille.

CESAREO. Paméla ! Laissez-moi vous dire que je vous aime.

PAMELA. Vous m'aimez ?

CESAREO. Non, je ne vous aime pas. Laissez-moi le dire, le croire et oubliez-le !

PAMELA. Oui. Dites ! Dites !

CESAREO. Je vous aime ! Vous êtes monstrueusement belle et vulgaire ! Comme une foule dans l'allégresse des victoires ! Je vous aime ! Vous êtes immense, immensément immense et chaude et bleue comme la Méditerranée. Emportez-moi ! Noyez-moi ! Respirons, respirons de toute la puissance de cette épaisseur bleue, toute remuée de poissons énormes et d'algues effrayantes ! Roulons-nous !

PAMELA. Non !

CESAREO. Je vous aime et je vous salue ! Et je vous dis que je vous aime, mais ce n'est pas moi qui parle ! C'est le vent ! Et vous êtes l'herbe ! Je vous caresse et ce n'est pas vous que je caresse, c'est la terre ! Et ce n'est pas nous qui sommes là, c'est un tourbillon !

PAMELA. Non ! Céséréo, ne dormez pas ! Attendez-moi ! Parlez-moi ! Parlez-moi ! Je vais vous dire à mon tour des bêtises. Non, pas des bêtises. Non, n'importe quoi. Mais il faut d'abord que je boive. Pourquoi me laisse-t-il toute seule ? Qu'il est vilain ! Et il bave. Il rêve, lui. Il rêve ! C'est honteux ! Je ne peux pas, je ne peux pas. Je ne dois pas. Paméla ! Pauvre Paméla ! Que tu es petite ! Que tu es abandonnée ! Que tu es malheureuse ! Soigne-le ! Fais quelque chose ! Ou bien bois et allonge-toi à côté de lui. Ne reste pas sans rien faire. Tu vas pleurer, tu vas crier ! Des gens vont entrer ! Ils auront des idées fausses ! Va-t'en ! Va-t'en ! Paméla ! Ce n'est pas ta place ici ! Toi, tu es quelqu'un de digne. Tu te lèves, tu t'époussètes, il ne s'est rien passé, tu as raison, Paméla, tu es toujours raison. Tu es quelqu'un de très bien, Paméla. (*Elle sort.*)

scène 3

Une pièce dans les bureaux de l'entreprise Grimaldi et Cie.

CESAREO. Excusez-moi de vous avoir fait attendre, Bobby. Je suis content de vous voir. Quel temps magnifique, n'est-ce pas ? Enlevez donc votre veston !

BOBBY. Je suis venu vous parler de ma mère...

CESAREO. Asseyez-vous.

BOBBY. Elle déconne...

CESAREO. Ah !

BOBBY. Mon père est ennuyé.

CESAREO. Ah ! Ah !

BOBBY. Je sais qu'elle ne veut pas vous voir, mais...

CESAREO. Est-ce que vous savez pourquoi ?

BOBBY. Non, pas spécialement. Elle ne vous l'a pas dit ?

CESAREO. Non, et j'ai respecté son silence. Elle est libre.

BOBBY. Depuis un mois elle ne veut voir personne. Elle reste enfermée toute la journée et elle a abandonné toutes ses activités. Elle ne s'occupe même plus de la maison, des repas ni de rien et elle a mis la bonne à la porte. Puis je crois qu'elle se saoule la gueule.

CESAREO. Ah ! Ah !

BOBBY. Alors, je ne sais pas ce que vous fricotiez avec elle, mais...

CESAREO. Je ne fricotais pas avec Madame votre mère, Bobby !

BOBBY. Bon, bon, bon. En tout cas, vous lui êtes sympathique. Il paraît qu'on peut passer une soirée avec vous de temps en temps.

CESAREO. Non, non, non, Bobby. Si votre mère veut me voir, elle sait où me joindre. Primo ! Secundo, je vais peut-être vous choquer, mais je pense qu'elle n'est pas tout à fait normale et que si elle a choisi d'épouser un médecin, c'est qu'elle avait de bonnes raisons.

BOBBY. Et vous êtes normal, vous ?

CESAREO. Je m'en flatte.

BOBBY. Ah !

CESAREO. J'aime beaucoup votre mère, mais par moments elle est insupportable ! Il lui vient des idées invraisemblables ! Justes, d'ailleurs, mais hors du bon sens. Vous savez à qui elle me fait penser ? A Jeanne d'Arc !

BOBBY. Ah !

CESAREO. C'est exactement le même genre de personne. Absolue, excessive, militaire ! Alors reconnaissez qu'on a lieu de se montrer réticent. La grandeur, à la longue, ça fatigue !

BOBBY. Je sais. Je suis venu vous dire aussi qu'elle a rompu avec mon père.

CESAREO. Mais pourquoi ? Je veux dire : il s'est présenté brusquement un nouveau prétexte ?

BOBBY. Elle dit qu'elle ne l'aime pas assez. Mais mon père lui, croit que c'est à cause de ce que vous savez bien.

CESAREO. Quand a-t-elle rompu ?

BOBBY. Voilà dix jours.

CESAREO. Et vous ne savez rien d'autre ?

BOBBY. Elle dit aussi que la comédie a assez duré. Mais c'est une parole qu'on dit dans ces cas-là !

CESAREO. Vous ne savez rien d'autre ? A propos de votre père ?

BOBBY. Il est question qu'il se remarie.

CESAREO. Eh oui ! un homme marié n'est pas fait pour vivre seul. Il a déjà choisi sa nouvelle compagne ?

BOBBY. Oui, mais il doit attendre que le divorce soit prononcé pour annoncer officiellement le mariage.

CESAREO. Vous la connaissez ?

BOBBY. Oui.

CESAREO. Elle est jolie ?

BOBBY. Oui.

CESAREO. Elle est très jolie, hein ?

BOBBY. Oui, mais ce n'est pas mon style.

CESAREO. Vous connaissez son prénom ?

BOBBY. Il lui va bien. Voilà. Et ma mère, il faudrait que vous alliez la voir. Elle vous reproche de ne pas savoir ce que vous voulez, autant vous le dire. A mon avis, vous l'épouseriez, vous ne feriez pas une mauvaise affaire et moi, ça ne me dérangerait pas. En ce moment, elle est un peu remuée, mais c'est une femme pas mal.

CESAREO. A quel titre êtes-vous venu me trouver, Bobby ?

BOBBY. Je n'aime pas les ennuis, j'aime bien ma mère, je comprends mon père et vous avez une bonne tête.

CESAREO. Mon garçon, je ne vous en veux pas, mais j'ai honte de cette conversation avec vous, et de tout ce qu'il y a derrière. Vous ne devriez pas savoir ce que vous savez, ni parler comme vous le faites. Toute cette histoire ressemble maintenant à une gaminerie. Mais laissez-moi vous dire ceci, Bobby : je n'aime pas votre mère comme on doit aimer une femme et je ne l'épouserai pas pour « arranger les choses », comme on dit ! Et elle non plus n'accepterait pas un mic-mac de cette espèce ! Car c'est une personne qui regarde haut et pour qui l'amour n'est pas une occupation ni une situation, mais une raison de vivre ! Et ce n'est pas de la morale, ça ! Car cet amour-là vous porte et pas seulement dans un lit, mais plus loin, beaucoup plus loin. Alors, vous et les vôtres, n'y touchez pas !

BOBBY. Au revoir, Monsieur. (*Il sort.*)



scène 4

L'aéroport d'Orly-Sud, un soir, devant l'entrée du terrain. Mrs Paméla Puffy-Picq attend. Césaréo Grimaldi arrive, une valise à la main.

CESAREO. Je pensais que vous ne viendriez pas.

PAMELA. J'ai pris un taxi au dernier moment.

CESAREO. Je me suis dit que je devais retourner dans mon pays.

PAMELA. Et Marguerite ?

CESAREO. Chez sa mère.

PAMELA. Et vous partez ?

CESAREO. Par avion ! Pour rompre plus vite.

PAMELA. Pour vous retrouver plus vite au milieu des vôtres et de l'enfance. Ce n'est pas rompre.

CESAREO. Eh non !

PAMELA. Ne serait-ce pas votre avion qu'on annonce ?

CESAREO. Si, si ! Adieu Mrs Puffy-Picq !... Pourquoi êtes-vous venue ?

PAMELA. Au dernier moment, je n'ai pas pu ne pas venir. Rompre !

CESAREO. Qu'est-ce que je vais chercher ailleurs ?

PAMELA. L'oubli ! Juste au moment où vous pouvez devenir quelqu'un de bien.

CESAREO. Qu'est-ce que vous dites ?

PAMELA. Partez, partez !

CESAREO. Mais je veux devenir quelqu'un de bien !

PAMELA. Votre avion est sur la piste.

CESAREO. Vous supportez la solitude, vous ?

PAMELA. Je vais le savoir.

CESAREO. Parlez-moi !

PAMELA. Tenez !
(*Elle sort un petit flacon de sa poche.*)

CESAREO. Qu'est-ce que c'est ?

PAMELA. Du cognac.

CESAREO. Trinquons.

PAMELA. Oui... Voilà. Partez vite.

CESAREO. Nous avons encore tant à nous dire !

PAMELA. On annonce un autre avion sur la piste d'envol.

CESAREO. Adieu ! (*Un temps. Puis il réapparaît.*) Ah ! vous êtes encore là !

PAMELA. Il y a un autre avion bientôt ?

CESAREO. Oui, dans deux heures ! Finissons le flacon. (*Ils s'assoient sur la valise.*)

PAMELA. Je ne pourrai pas vous dire adieu encore une fois.

CESAREO. Alors, je reste.

PAMELA. J'ai acheté des nouvelles lampes avec de larges abat-jour qui font maintenant chez moi une lumière très douce. Je n'ouvre plus les persiennes, ni les rideaux. Et je porte le matin un bonnet de fourrure et un manchon qui nous viennent de

l'arrière grand-mère de mon mari. Et j'ai demandé à la concierge de m'apporter un chat de gouttière vert et gris. Et j'ai acheté beaucoup de rhum. On m'a fait 20 % de réduction.

CESAREO. Vous êtes le diable, Mrs Puffy-Picq. Mais qu'est-ce que j'aurais dit à mes frères et sœurs ?

PAMELA. Je vous installerai dans la chambre du docteur. Il y a un mur entier de romans policiers, un pick-up et du Mozart.

CESAREO. Y a-t-il du bel canto ?

PAMELA. Je ne sais pas. J'écoute rarement la musique. Je suis trop impatiente.

CESAREO. Nous nous enfermerons et nous nous soignerons bien ! Je suis un homme faible qui sait ce qu'il veut, Mrs Puffy-Picq, contrairement à beaucoup de mes camarades qui sont des hommes forts, mais qui ne savent pas ce qu'ils veulent. Malheureusement, ce que je veux, moi, pour l'avoir il me faudrait la grâce de Dieu, comme on dit.

PAMELA. Nous avons besoin de beaucoup de repos.

CESAREO. De laisser-aller.

PAMELA. Nous nous enfermerons.

CESAREO. Et quand nous sortirons de là, quelle vie, Paméla ! quelle vie !

RIDEAU

acte 3

Tout l'appartement de Mrs Puffy-Picq.
En amorce, on découvre la chambre de Bobby, celle de Paméla, l'entrée où se trouvent de grands placards de rangement, la chambre du docteur, l'office, mais l'action se passe principalement dans le living-room.

On entend des coups violents contre du bois. Paméla est dans sa chambre, Césaréo dans l'entrée.

PAMELA. Il m'a injuriée ! Il a injurié sa mère ! En anglais ! Qui tape ?

CESAREO. Lui.

PAMELA. Sur quoi ?

CESAREO. Sur la porte du placard. (*Il entre.*) Where are you ?

PAMELA. In my room.

CESAREO. What are you doing ?

PAMELA. I am crying ! No : j'endure ! (*Elle entre.*) Vous l'avez enfermé ?

CESAREO. Oui, dans le placard. Il est nerveux, ce bougre-là !

PAMELA. Il doit obéissance à sa mère ! Gratitude ! Amour ! Il doit la vie à sa mère ! On ne renie pas sa propre source !

CESAREO. Il n'est pas mauvais de temps en temps de montrer un petit peu de poigne. J'en aurais reçu des coups de trique si mon père avait écouté ma mère !

PAMELA. J'ai sacrifié mon époux, ma vie de femme, les années, ma fureur ; les promesses de ma jeunesse, je ne les ai pas tenues, à cause de lui. Je lui ai donné raison contre tout et contre moi-même, il est encore accroché là, et aujourd'hui il me juge et il s'en va ! Je ne veux pas qu'il s'en aille !

CESAREO. Le placard est fermé à clé !

PAMELA. Je ne veux pas qu'il ait envie de fuir !

CESAREO. Ah ! çà ! Il a besoin d'air, ce petit !

PAMELA. Il étouffe ?

CESAREO. Moralement !

PAMELA. Il fait jour ! Il fait beau ! C'est l'été ! Et le voilà, Bobby, mon fils, enfermé dans un placard comme un vieux vêtement !

CESAREO. Je l'ai enfermé parce que vous m'avez demandé de le faire ! Par gentillesse ! Jamais je n'aurais levé la main de mon propre chef sur un bambin !

PAMELA. Il tape !

CESAREO. C'est un révolté !

PAMELA. Ne laissez pas Bobby, mon fils, dans le placard, s'il vous plaît !

CESAREO. Ouvrez-lui vous-même !

PAMELA. Non !

CESAREO. Orgueilleuse ! Et de quoi aurais-je l'air, moi, maintenant ? Il n'a que faire de mes leçons ! Il vous déshonore, vous une femme, je le punis ! Mais le pardon, c'est votre affaire !

PAMELA. Ouvrez-lui ! Expliquez-lui ! Dites-lui quelle mère douloureuse je suis, parce que ceci, parce que cela !

CESAREO. Il ne comprendra pas, Paméla. Il rage ! Et à sa place, du reste, je ne supporterais pas de voir ce qu'il voit.

PAMELA. Que voit-il ? Une femme éperdue !

CESAREO. Je n'ai jamais vu ma mère faire sa toilette, moi ; ni monter dans son alcôve, ni faire ses prières du matin !

BOBBY, *dans le placard.* Salaud !

PAMELA. Bobby !

CESAREO. Et c'est à moi qu'il s'en prend ! Mais je n'ai aucune raison de garder dans mon existence un individu qui a les yeux qu'il a et qui serre les dents pour ne rien dire ! Pourquoi ne me parlerait-il pas un peu comme à tout le monde ? Qu'il m'appelle : mon oncle ! Tutoyons-nous ! Mais plus de ces manières de chat pour m'éviter et me mépriser en douce !

BOBBY. Salaud ! Salaud !

CESAREO. Je préfère sa grossièreté !

PAMELA. Bobby, mon fils !

CESAREO. Je ne suis pas son père !

PAMELA. Justement ! Vous avez outrepassé vos droits !

CESAREO. Moi ? Qui veut le garder de force, ridiculement ? Moi, je renonce volontiers ! Je le lâche ?

PAMELA. Non !

CESAREO. Alors je fais mes valises !

PAMELA. No ! No ! Tous me quittent ! Tous s'échappent de moi !

CESAREO. Be quiet ! Please !

PAMELA. Aimez-moi ! Aye ! Il ne tape plus !

CESAREO. Il se repose... Bobby ?... Il boude.

PAMELA. Il étouffe !

CESAREO. Non, ça tape !

PAMELA. Ce n'est plus mon fils qui tape !

CESAREO. Les voisins, maintenant ! Ah !

PAMELA. Les voisins, je m'en fiche ! Petits, petits, petits voisins ! Assez ! Assez !

CESAREO. Assez ! Ne piétinez pas !

BOBBY. Salaud ! Salaud ! Salaud !

CESAREO. Assez ! Je vous enferme, vous aussi ! Assez !

PAMELA. Assez ! Assez ! Assez ! C'est moi qui dis assez !

CESAREO. Bon !

PAMELA, *pour elle-même.* Celui-là, ce qu'il aime, c'est rester en plan, assis, couché, sans yeux, sans bras, sans jambes ! De la pâte molle !

CESAREO, *pour lui-même.* Et c'est l'heure de la sieste ! Et je suis là plein de brouillards anglais dans le nez ! C'est une rabatteuse, cette femme-là ! Au moins Marguerite avait-elle un naturel d'édredon. On pouvait s'oublier un peu le nez dans sa poitrine ! Oh ! Je n'aurais pas dû m'en laisser conter. C'est cette bique qui m'a poussé à déchirer la lettre de Marguerite sans la lire, à la réduire en confettis pour ne pas être tenté d'y revenir ! Et qui sait si Marguerite ne me disait pas : « Viens ! » Et qui sait si à cette heure-ci elle n'a pas le minois dans un oreiller rouge pour s'empêcher de pleurer en m'appelant « Césaréo ! Césaréo ! » Alors que tout est bleu dehors et que je suis là comme un sac de pommes abandonné dans un hangar parcouru de courants d'air et de cris !

PAMELA, *pour elle-même.* Voilà qu'il soliloque maintenant ! Qu'est-ce que cet homme-là est venu faire dans ma vie ? Je ne lui aurais jamais prêté attention de moi-même, m'eût-il fait un compliment, et le voilà dans mon appartement, dans le lit de mon mari, dans sa robe de chambre et qui se permet de toucher à Bobby, mon fils !... Est-ce qu'il ne pourrait pas me parler un peu ?

CESAREO. J'ai soif !

PAMELA. Moi aussi.

CESAREO. Hello !

PAMELA. Hello !

CESAREO. Do you want wine or rum ?

PAMELA. Rum !

CESAREO. Well ! *(Il va lui verser du rhum, qu'ils boiront chacun leur tour dans le même verre.)* Du soleil liquide, Madame !

PAMELA. C'est bon.

CESAREO. Oh ! que j'ai mal à la tête !

PAMELA. Vous dormez trop !

CESAREO. Puis je prends du ventre. Les maigres ont de la veine. Vous avez de la veine, Paméla ! Qu'est-ce que vous faites de tout ce que vous buvez ?

PAMELA. J'assimile, comme les plantes. Puis je me fane.

CESAREO. Moi je me sens tout gonflé de partout. Mais je bois plus que vous !

PAMELA. Depuis plus longtemps !

CESAREO. Et vous digérez bien ?

PAMELA. J'ai un estomac d'autruche ! Encore un verre ?

CESAREO. Un petit.

PAMELA. Chacun un.

CESAREO. Boire dans mon verre vous dégoûte ?

PAMELA. Après vous dites : « C'est elle qui a tout bu. » Il me paraît plus sérieux d'apprécier honnêtement chacun ce que nous buvons.

CESAREO. Je trouvais plus sympathique de boire dans le même verre.

PAMELA. De quelle sympathie vous montez-vous la tête ? J'espère être capable d'ici quelque temps de boire seule. Vous, vous avez sans cesse besoin qu'on vous entraîne. Quant à vivre seul, vous ne pourriez jamais !

CESAREO. Quel intérêt ?

PAMELA. Que deviendriez-vous si je n'étais pas là pour gouverner ?

CESAREO. Je me détendrais !

PAMELA. Si vous avez envie de dormir ou de rêver, allez-vous-en ailleurs !

CESAREO. Pourquoi m'avez-vous retenu au moment de retourner dans mon pays ?

PAMELA. Pourquoi êtes-vous resté ?

CESAREO. Est-ce que vous savez toujours, vous, pourquoi vous faites çi ou ça ?

PAMELA. Je le sais après, quand je me remémore, si c'est utile.

CESAREO. Oh ! que vous êtes fatigante !

PAMELA. Césaréo !

CESAREO. Paméla ?

PAMELA. Vous n'avez pas fait votre lettre quotidienne à Marguerite. Allez-y ! Je prends en dictée.

CESAREO. Qu'est-ce que je peux lui dire de neuf ?

PAMELA. Soyez au-dessus des petits reproches.

CESAREO. Je suis à sa mesure.

PAMELA. Faites un effort, Monsieur Grimaldi !

CESAREO. « Chère Marguerite ! »

PAMELA, *écrivant.* « Pauvre petite ! »

CESAREO. Rien du tout. Dans le vif du sujet, *ex abrupto :* « Tu ne comprends rien et tu ne comprendras jamais rien. Tu n'es qu'une pantoufle... »

PAMELA. Pantoufle ?

CESAREO. Une expression ! « Quand tu écarquilles l'œil pour te donner l'air ingénu, personne ne s'y laisse prendre. Tu n'es pas une ingénue, tu es une innocente et c'est impardonnable... » Je n'ai plus envie d'écrire à Marguerite. On ne parle pas à un volatile, on le consomme !

PAMELA. Quelqu'un d'autre l'a consommé.

CESAREO. Bon appétit ! Qu'il en crève !

PAMELA. Ecrivez à vos frères et sœurs, maintenant.

CESAREO. Non.

PAMELA. Vous les craignez ?

CESAREO. Il y aurait trop de choses à leur expliquer. Ils ne recevront plus un sou de moi, voilà tout ! Et qu'ils se plaignent !

PAMELA. Vous ne les aimez plus ?

CESAREO. Je les oublie.

PAMELA. Vous avez honte encore.

CESAREO. Par habitude. Ecrivez : « Chers frères et sœurs, n'attendez plus rien de moi. » En télégramme.

PAMELA. Et vous signez : « Votre frère affectionné ? »

CESAREO. « Votre frère indigne. »

PAMELA. « Césaréo » tout court.

CESAREO. Maintenant je vais écrire à mon adjoint.

PAMELA. A votre adjoint ?

CESAREO. A mon adjoint. « Monsieur, je vous prie de bien vouloir remettre la direction de l'entreprise au comité ouvrier qui assurera le partage des bénéfices dès la fin de ce mois. »

PAMELA. Vous cherchez à plaire, démagogiquement !

CESAREO. « Monsieur, je vous prie de remettre la totalité de mes parts d'actionnaire entre les mains de Madame Dutembois Angèle, femme de ménage, qui nous a servis sans se plaindre pendant cinq ans et trois mois. Adressez-moi les pièces par retour pour signature. »

PAMELA. Juridiquement, c'est ridicule !

CESAREO. Ridicule ? Ah ! écrivez : « Monsieur, j'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir licencier l'ensemble du personnel et déposer le bilan. Le capital me revenant de la vente du matériel et des dépôts bancaires devra être reversé directement par vos soins à un organisme vinicole de votre choix. » Non. Barrez vinicole. Mettez philanthropique. « Sous réserves des droits légitimes de ma conjointe à ce jour. »

PAMELA. Pas de formule de politesse ?

CESAREO. Si, ce sera plus habile. Mettez : « Salutations. »

PAMELA. Vous voilà ruiné.

CESAREO. Oui.

PAMELA. Vous êtes ému ?

CESAREO. Je suis fatigué. Quinze années d'efforts éliminés en quelques mots, quel poids ?

PAMELA. Quel soulagement !

CESAREO. Une femme ne peut pas comprendre !

PAMELA. J'ai fait beaucoup de bêtises dans ma vie.

CESAREO. Dites-les !

PAMELA. Je ne les regrette pas.

CESAREO. Sans intérêt alors !

PAMELA. Je tape ces lettres ? Trois exemplaires ?

CESAREO. Ne m'en parlez plus.

PAMELA, *compulsant un énorme dossier.* Savez-vous que les voisins immédiats ne sont plus seuls à se plaindre de nous ?

CESAREO. Quelle paperasserie !

PAMELA. Pétitions, protestations, lettres anonymes ! Nous faisons scandale, Monsieur Grimaldi !

CESAREO. En plein été, à Paris ! Faut-il que tous ces gens aient peur d'eux-mêmes ! Et ce tas de papiers-là, qu'est-ce que c'est ?

PAMELA. Des documents officiels : avertissements, convocations, décisions, arrêts, formulaires ! Que fait-on ? Une circulaire ?

CESAREO. Au panier ! Au panier !... Comment va le docteur ?

PAMELA. Toujours pas de nouvelles !

CESAREO. Qu'il profite de ses vacances !

PAMELA. Marguerite est allée le rejoindre.

CESAREO. Comment le savez-vous ?

PAMELA. Votre belle-mère m'a écrit à la date d'hier une lettre de morale très digne.

CESAREO. Vous avez répondu ?

PAMELA. Non.

CESAREO. Répondez par le téléphone.

PAMELA. Les mots ne vont pas me venir.

CESAREO. Quels mots ? Votre répertoire habituel suffira.

PAMELA. Vous m'aviez dit que votre belle-mère était une personne estimable !

CESAREO. Elle a droit par conséquent à des injures de qualité. Décrochez, composez le numéro. Dès qu'elle répond, vous dites : Ici Miss Puffy-Picq !

PAMELA, *par téléphone.* Ici Mrs Puffy-Picq...

CESAREO. J'ai bien reçu votre lettre...

PAMELA. J'ai bien reçu votre lettre...

CESAREO. Vous n'êtes qu'une sauteuse...

PAMELA. Vous n'êtes qu'une sauteuse...

CESAREO. Et une conasse...

PAMELA. Et une conasse... Elle répond ! Ecoutez !

CESAREO. Raccrochez. Je vous l'avais dit qu'elle était estimable !

PAMELA. Qui nous reste ?

CESAREO. Nous avons injurié les voisins, le concierge, votre époux, mon épouse, mes beaux-parents, mes frères et sœurs, le pasteur anglican, mon curé, mon adjoint, mon ancien capitaine, le commissaire du quartier — anonymement, mais quoi ! — quelques amis familiers et nos relations les plus huppées. Bon. Qui nous reste ? Dites-le !

PAMELA. Bobby.

CESAREO. Il ne tient qu'à vous d'ouvrir le placard et de le mettre à la porte.

PAMELA. Je ne peux pas.

CESAREO. Qu'espérez-vous donc ?

PAMELA. Je suis sa mère !

CESAREO. Il est né, il est vivant, que vous faut-il de plus ?

PAMELA. Un homme ne peut pas comprendre. Taisez-vous !

CESAREO. Va bene ! Aaaaah !

PAMELA. Césaréo, je sais que vous avez raison. Je n'aime pas Bobby. Je ne t'aime pas, Bobby ! Je ne suis pas capable d'être entièrement occupée de Bobby comme je l'ai été. Maintenant il faudrait que ce soit lui qui m'enveloppe. Oh ! que j'ai détesté ma mère ! Mais elle était bête ! Et je suis bête !

CESAREO. Vous l'êtes, oui ! Ouvrez-lui !

PAMELA. C'est à son père que j'en ai, cette image qui sort le matin et rentre le soir et dont on parle. Et mon père était le même. Et vous êtes le même : cet homme qui n'est jamais comme il faut au moment où il faut ! Et qui dit : chut ! Et qui calme ! Exaltez-moi donc ! Dites-moi : c'est mercredi, c'est le matin, nous partons, nous faisons quelque chose !

CESAREO. Quoi ?

PAMELA. Je peux être tellement tendre, tellement douce, tellement accueillante ! Mais pas à n'importe qui ! Le docteur me dit : « Tu n'es pas aimable. » Je lui dis : « Je ne suis pas aimable ! » Mais je suis aimable !

CESAREO. Pas aimable, pas aimable. Vous avez un dictionnaire ?

PAMELA. Dans la chambre de Bobby.

CESAREO. Je vais vous dire ce que vous êtes.

PAMELA. Je suis quelqu'un qui n'aime pas se promener au milieu des autres en faisant des grimaces. Vous, vous êtes faible, vous êtes complaisant ; vous êtes chanteur, vous êtes chèvre et chou, gris !

CESAREO. Il y a trop de mots dans ce dictionnaire. Vous êtes comme vous êtes. Pas aimable.

PAMELA. Ou alors je veux bien me promener dans une

ville comme un Saint-Sacrement. Parce que je suis respectable ! Mais on ne peut pas être respectable si personne ne vous regarde.

CESAREO. Je vous regarde.

PAMELA. Mais vous n'attendez rien de moi.

CESAREO. J'attends de vous plus que de personne et je ne vous demande rien.

PAMELA. Saint homme !

CESAREO. En quelque sorte, oui.

PAMELA. Osez donc voir ce que vous êtes ! Dites-le, humblement ! Confessez-vous !

CESAREO. Que je me confesse ? A vous ? Je vous ai déjà dit tellement de choses !

PAMELA. Des fanfaronnades ! Repentez-vous voir ! De tout ! D'être ce que vous êtes !

CESAREO. Aidez-moi.

PAMELA. Buvez plutôt.

CESAREO. Oui.

PAMELA. Allez-y, mon fils écoute, je sais qu'il écoute, je le sens.

CESAREO. Bobby !

PAMELA. Laissez-le tranquille ! Parlez de vous, pas de lui !

CESAREO. Il faut bien parler à quelqu'un !

PAMELA. A la chaise !

CESAREO. A la chaise ?

PAMELA. Que dites-vous ?

CESAREO. Je respire. (*Embrassant la chaise.*) Je voudrais que cette chaise me réponde, elle. Je voudrais être ému, comme autrefois, par le grain de son bois, émerveillé de ce que signifie sa patine, imaginer l'arbre et les branches qui la contenaient déjà... Je ne sais plus que m'asseoir dessus.

PAMELA. C'est exactement ce qu'il faut faire d'une chaise. Et voilà précisément ce qu'il faut savoir : ce qu'il faut faire d'une chaise, d'une maison, d'un homme, d'un pays, d'une vie.

CESAREO. Vous êtes saoule, Paméla !

PAMELA. Ouvrez les yeux !

CESAREO. Voilà.

PAMELA. Je suis saoule ?

CESAREO. Marchez !... Je ne sais pas si c'est vous qui marchez de travers ou moi qui dodeline.

PAMELA. Vous dodelinez.

CESAREO. Je dodeline. Occupons-nous de Bobby.

PAMELA. Oui. Que faut-il enseigner à Bobby, en dehors des mathématiques ?

CESAREO. Il s'agit de savoir si vous voulez le laisser définitivement dans le placard ou ce que vous attendez de lui ?

PAMELA. S'il a envie de partir, il faut le laisser partir, n'est-ce pas ?

CESAREO. Ouvrez-lui !

PAMELA. Vous !

(*Il va libérer Bobby.*)

CESAREO. ...Hello Bobby !

BOBBY. J'ai soif.

PAMELA. Qu'est-ce que tu veux boire, mon fils ?

BOBBY. De l'eau.

PAMELA. De l'eau, Césaréo !

CESAREO. Oui, de l'eau fraîche. Je vais lui en trouver. (*Il sort.*)

BOBBY. Pardon pour tout à l'heure.

PAMELA. Non, non, Bobby !

BOBBY. J'ai entendu tout ce que vous avez dit.

PAMELA. Tout ? Nous parlons, nous parlons, Bobby. mais cela n'a aucune importance ! Qu'est-ce que tu vas faire ?

BOBBY. Je vais m'en aller.

PAMELA. Avec cette petite que je connais ?

BOBBY. Papillon ? Oh ! non, elle est trop petite.

PAMELA. Oui. Pars seul. Où vas-tu aller ?

BOBBY. En vacances. Je t'écrirai.

PAMELA. Souvent ?

BOBBY. Dès que je serai arrivé.

PAMELA. Puis tu reviendras ?

BOBBY. Oui, oui.

PAMELA. Ne mens pas, Bobby !

BOBBY. Je t'écrirai.

PAMELA. Au revoir.

BOBBY. Au revoir, Mom !

PAMELA. Embrasse-moi !... Merci.

BOBBY. Tu diras au revoir pour moi à Césaréo.

PAMELA. Attends ! Tu n'as pas bu !

BOBBY. Je boirai dehors. (*Il sort.*)

PAMELA. Césaréo ! Césaréo !

CESAREO. J'ai laissé couler le robinet pour que l'eau soit fraîche.

PAMELA. Il est parti.

CESAREO. C'est un bon fils.

PAMELA. Il n'a pas d'argent.

CESAREO. Il a des quantités d'immenses poches dans sa veste. Voulez-vous un verre d'eau fraîche ?

PAMELA. Non, du rhum. On va boire un verre, hein ?

CESAREO. Vous ne trouvez pas ça ennuyeux de répéter tout le temps : boire un verre ?

PAMELA. Qu'est-ce qu'on peut dire d'autre ?

CESAREO. On peut boire sans rien dire. Prendre un verre plein et se noyer dedans. Ou s'il faut dire absolument, on peut dire : « Je prends mon petit remède » pour se faire plaindre et se sentir comme un enfant. Ou on peut dire « Chopinons » !

PAMELA. Chopinons ?

CESAREO. C'est boire une chopine, un demi-litre environ. C'est aussi parler un peu paysan, en français. C'est penser à un vin frais, léger, piquant, comme on en boit dans les fermes, à des odeurs de campagne... N'en parlons plus. On peut dire aussi : prenons une cuite ou saoulons-nous la gueule, comme mes amis du bâtiment, c'est franc, mais un peu masculin. Puis très occasionnel. On peut dire encore : rongeons-nous la santé, et d'autres blagues pour cacher ses craintes ou ses peines. On peut aller jusqu'à dire avec pédanterie : « Faisons des libations. » C'est romain, c'est pudique, c'est païen. « Faisons des libations », nous voilà élevés dignement à la hauteur des rites. Passez-moi le dictionnaire, s'il vous plaît ! Merci. Boire est un verbe difficile. « Boire, verbe actif, du latin bibere. Je bois, tu bois, il boit, nous buvons, vous buvez, ils boivent. Je buvais, je bus. Je boirai. Je boirais. »

PAMELA. Avec un s.

CESAREO. « Bois, buvons, buvez. Que je boive, que nous buvions. Que je busse. Buvant, bu, bue. Boire signifie : avaler un liquide. Exemple : boire de l'eau. Au sens absolu, boire signifie : s'enivrer. Exemple : ceux qui boivent finissent mal. » Je vous passe les sens figurés. Il n'y a rien dans le dictionnaire.

Des mots ! Des mots ! des mots ! Il faut dire : A boire ! Il faut dire : Je brûle, il faut dire : hop, n'importe quoi !

PAMELA. Je voudrais boire un verre, Césaréo.

CESAREO. Ne mentez pas ! De quoi avez-vous besoin ? Avez-vous besoin d'oubli, de chaleur, de coups de fouet ? De quoi avez-vous besoin ?

PAMELA. Je ne sais pas.

CESAREO. Il ne faut pas boire sans savoir. Ou alors décider de devenir bête jusqu'à l'illumination.

PAMELA. Je me sens si minuscule.

CESAREO. Vous êtes minuscule ! Et je suis minuscule. Mais nous sommes là ! Rien ne nous appelle, mais qu'importe ! si c'est là vivre ! Et c'est là vivre ! Mais vous ne le croyez pas ! Vous êtes une éponge ! Et pas même ! Vous êtes un bout de bois, et pas même ! Vous êtes un flocon ! Pfff !

PAMELA. Comme nous sommes seuls !

CESAREO. On peut téléphoner.

PAMELA. Le docteur reviendrait maintenant, je lui dirais que je l'aime. Il croirait à une plaisanterie.

CESAREO. Vous l'aimez encore ?

PAMELA. Non. J'ai froid. Nous sommes de fameux imbéciles, non ?

CESAREO. Certainement.

PAMELA. Marguerite et Adrien sont sur une plage à cette heure-ci.

CESAREO. Je vous propose de porter un toast à leur santé.

PAMELA. A la russe. Faites le discours d'usage.

CESAREO. Je lève mon verre à la gaîté de Marguerite et au bonheur d'Adrien. Cul sec !

PAMELA. Jetez le verre ! A mon tour ! Je lève mon verre à la santé de Bobby.

CESAREO. A la liberté de Bobby !... Vous n'avez pas fait cul-sec.

PAMELA. J'ai raté.

CESAREO. Je vais préparer un bon dîner.

PAMELA. Nous ne portons plus de toasts ?

CESAREO. Je ne supporte pas longtemps les sentiments difficiles.

PAMELA. Césaréo ! J'ai des doutes !

CESAREO. C'est le crépuscule. (*Il s'éloigne vers l'office.*)

PAMELA. Il y a quelques années à peine, Bobby, le docteur et moi, nous nous tenions ici, joyeux comme dans une photographie de vacances. Il y a quelques années à peine, je me précipitais aux rendez-vous de Monsieur Picq avec des envies de rire partout. Il y a quelques années à peine, j'étais adolescente et je savais qu'il y avait quelque chose de miraculeux à atteindre.

CESAREO. Vous me parliez ?

PAMELA. Oui.

CESAREO. Je n'ai pas entendu. Aimez-vous le cassoulet toulousain ?

PAMELA. Non.

CESAREO. Il ne reste plus que du cassoulet toulousain et des petits pois.

PAMELA. Consolez-moi. J'ai la panique qui s'empare des gens du Nord quand vient l'été. Quand le soleil chasse les brumes, ils veulent croire que le monde est enchanté. On voudrait courir à perdre haleine, recevoir des coups et crier de joie. C'est trop facile de boire.

CESAREO. Tant que c'est agréable. Attendez donc d'être malade.

PAMELA. Je le suis, mais pas de boire. Je n'ai pas plaisir à ne m'occuper que de moi.

CESAREO. Je suis là.

PAMELA. En été, au crépuscule, Adrien a peur de lui-même. Il tend la main et il s'abandonne.

CESAREO. En vacances, Marguerite emmenait toujours sa famille ou la mienne.

PAMELA. Vous souffrez ?

CESAREO. Je voudrais m'asseoir à côté de vous.

PAMELA. Faites.

CESAREO. Et vous prendre la main.

PAMELA. Faites.

CESAREO. Et nous tenir là comme frère et sœur.

PAMELA. Partons en voyage.

CESAREO. A pied ?

PAMELA. Nous n'avons plus d'argent ?

CESAREO. En français, on dit : nous n'avons plus d'argent liquide. Alors il faudrait calculer, revenir sur des paroles...

PAMELA. Vendons tout ce qui peut se vendre ici et partons. Nous rencontrerons peut-être des gens agréables.

CESAREO. Ne me dites pas que vous en avez assez, vous, Paméla, de cette vie que nous avons choisie.

PAMELA. Je suis courbattue, essoufflée, Césaréo. J'ai la tête comme un grelot.

CESAREO. Qu'y a-t-il à vendre ici ? Venez voir ! (*Ils font le tour de l'appartement.*) Des bouteilles vides, des ustensiles ménagers usagés ! Les costumes du docteur, les livres du docteur, les disques du docteur !

PAMELA. Non !

CESAREO. Vos propres affaires !

PAMELA. J'ai vendu déjà mes bijoux, qui étaient des souvenirs et qui ne valaient rien. J'ai vendu ce qui me coûtait le plus.

CESAREO. Reste l'utile !

PAMELA. C'est le docteur qui a payé.

CESAREO. Nous ne voulons rien lui devoir. Voyons la chambre de Bobby.

PAMELA. Il a tout déménagé !

CESAREO. Regardez !

PAMELA. Quoi ?

CESAREO. Ce punching-ball ! C'est le docteur, c'est Bobby, c'est Marguerite, c'est moi. Tapez dessus !

PAMELA. Oh non !

CESAREO. Marguerite, moi, je la giflerais d'une caresse, là. (*Et il va faire pleuvoir des gifles, comme il le dit sur le punching-ball.*) En l'appelant fillette et mesquinerie. Pif ! Paf ! sur les deux joues.

PAMELA. Embrassez-la !

CESAREO. L'embrasser, elle ? Mais regardez-la ! Elle rigole ! Elle pète de santé ! Elle a l'air d'une prune ! Que ferait-elle de ma tendresse ? C'est le docteur qui la réjouit. Mais moi, le docteur, je le baffe. Je fais tomber des beignes sur son visage satisfait et injustement solennel !

PAMELA. Assez !

CESAREO. Pourquoi donc ? Il est assez grand pour se défendre ! Et peut-on être séduisant avec cette tête-là ? Et a-t-on le droit de faire ce qu'il a fait quand on a un fils comme Bobby ? Sait-il que Bobby deviendra un voyou ? Voyou ! Oh ! Sale gamin ! Oh !

PAMELA. Assez ! Assez !

CESAREO. Taisez-vous ! Les crises de nerfs maintenant ! Mais ça se calme, Madame ! Quelques claques et ça se calme !

PAMELA. Oh oui ! Tapez ! tapez ! tapez !

CESAREO. Je tape ! je tape ! Je n'ai pas besoin qu'on me force !

PAMELA. Mais qu'est-ce que je vous ai fait ?

CESAREO. Oh ! Je ne discute pas ! Je ne discute plus !

PAMELA. Vous voulez que je pleure ! Vous voulez que je crie !

CESAREO. C'est votre affaire !

PAMELA. Faites-moi l'amour plutôt !

CESAREO. Je ne fais pas l'amour à un punching-ball, Mrs Puffy-Picq !

PAMELA. Je ne suis pas un punching-ball ! (*Elle brandit une bouteille au-dessus de la tête de Césaréo.*)

CESAREO. Lâchez cette bouteille !... Elle est cassée !

PAMELA. Oui.

CESAREO. Paméla !... Viene qui ! Viene qui !

PAMELA. I beg your pardon !

CESAREO. On va boire quelque chose.

PAMELA. On va boire quelque chose.

RIDEAU

acte 4

scène 1

Devant la façade d'un pauvre hôtel, à la tombée de la nuit, en automne.

CESAREO. C'est la dernière fois. Oh ! elle sait que je suis là. Elle me lorgne entre deux rideaux. Mais qu'elle vienne, si elle veut me voir ! Je suis trop minable peut-être pour qu'elle s'exhibe à mon côté ! Qui la force ? Le hasard seul m'a arrêté devant sa porte ! Et la surprise ! Misère ! Elle en aurait donc rabattu ! Mais pas assez pour reconnaître les vieux amis ! Pour leur faire un petit signe ! Césaréo Grimaldi ne répond pas à de petits signes ! On le veut ou on ne le veut pas. Ce n'est pas lui qui se précipitera pour supplier des logeuses vulgaires de le laisser grimper chez une personne pour la saluer, en simple visiteur de passage ! Au risque de mauvaises injures et de branle-bas infâmants ! Non, non, non, non. Il n'a pas de temps à perdre dans un quartier de pauvres, éclaboussant de pauvreté ! Non, non, non. Il n'a rien à faire sous la fenêtre des dames qui n'ont pas un mouchoir blanc à lui montrer ! Du mépris ; il en a lui-même ! De la patience, mais du mépris. C'est la dernière fois que vous me faites attendre, l'Anglaise ! Je n'ai besoin ni de vous ni de vos manières ! Je vais mon chemin ! Et demain la route. Porte d'Italie ! Et puis va !

BOBBY, *sortant de l'hôtel.* Foutez le camp !

CESAREO. Oh ! Monsieur Bobby ! Je passais ! Comme quelqu'un qui passe ! Et qu'est-ce que je pourrais demander, moi ? Un peu de monnaie. Et qui n'a pas un peu de monnaie dans sa poche ? Moi. Un infirme, un malheureux.

BOBBY. Tenez ! C'est pour boire, hein ?

CESAREO. Ouais. Et qu'est-ce que je peux boire avec ça ?

BOBBY. Voilà et allez-vous-en !

CESAREO. Monsieur Bobby ! C'est si bon de vous rencontrer, forci, vêtu ! Vous voilà un homme maintenant ! Et que devient Madame votre mère ?

BOBBY. Ne m'obligez pas à vous toucher !

CESAREO. Est-ce qu'elle m'a reconnu, dites ?

BOBBY. C'est elle qui m'a prié de vous éloigner de dessous ses fenêtres !

CESAREO. Ce n'est pas possible ! Je lui fais horreur à ce point ? Non, non, c'est elle, dites-le-lui, c'est elle qui a de mauvaises nuits ! Dites-le-lui. L'hiver est cruel pour les recluses, et il s'en vient, les jours raccourcissent. Dites-le-lui. Et que dans le quartier, on la traite d'ivrognesse !

BOBBY. Va-t'en ! va-t'en ! va-t'en ! Défends-toi donc !

CESAREO, *se laissant tomber à genoux exprès, sous l'assaut.* On ne frappe pas un homme comme moi. Mets-y le pied !

BOBBY. Ne reviens plus !

CESAREO. C'est la dernière fois.

BOBBY. Tiens ! Pour boire ! Prends !

CESAREO, *crachant sur la pièce de monnaie que Bobby lui tend.* Non. (*Bobby sort.*) Pouh ! Quel sale type ! Alors qu'est-ce que tu fais, Césaréo Grimaldi ? Tu fais semblant d'attendre quelqu'un, un petit moment, comme si de rien n'était ? Ou tu fous le camp, comme un lapin ? Le gamin, tu t'en es débarrassé ! Et ici, tu es bien tranquille ! Qu'irais-tu chercher ailleurs ? Tiens ! tu saignes du nez.

PAMELA. Psst ! Monsieur !

CESAREO. Mademoiselle Puffy ! Mrs Puffy-Picq !

PAMELA. Césaréo !

CESAREO. Ouais, ouais, ouais !

PAMELA. Où étiez-vous ?

CESAREO. Par là.

PAMELA. Que vous êtes vieux !

CESAREO. Ouais !

PAMELA. Bobby est parti ?

CESAREO. Ouais.

PAMELA. Il ne veut pas que je vous parle.

CESAREO. Ouais ?

PAMELA. Mais moi il faut que je vous parle. Venez là-haut.

CESAREO. C'est Bobby qui paye la chambre ?

PAMELA. Oui.

CESAREO. Et le reste ?

PAMELA. Oui.

CESAREO. Vin compris ?

PAMELA. Venez là-haut !

CESAREO. Pourquoi faire ?

PAMELA. Boire un verre.

CESAREO. J'ai de quoi.

PAMELA. On va nous voir !

CESAREO. Venez avec moi.

PAMELA. Où ?

CESAREO. Dans les rues.

PAMELA. ... Oui, oui, oui !

CESAREO. Où allez-vous ?

PAMELA. Fermer la porte de ma chambre.

CESAREO. Il y a des secrets ?

PAMELA. Non, il y a du désordre.

CESAREO. Qu'est-ce que ça peut foutre !

PAMELA. Oui, oui. Qu'est-ce que ça peut foutre ! Que va dire Bobby ? Marchons un peu !

CESAREO. Doucement ! Doucement !

PAMELA. Oui, oui, oui.

CESAREO. Ouais, ouais, ouais.

scène 2

Quelques semaines plus tard, un après-midi, devant la façade d'un luxueux immeuble dans l'ouest de Paris.

CESAREO. Tu vois ?

PAMELA. Oui. Chic !

CESAREO. Au cinquième, tout l'étage. J'avais acheté l'appartement. Tout confort. Avec terrasse. Tu vois ?

PAMELA. Oui. Chic ! Tu crois qu'elle est là ?

CESAREO. Ouais. Elle ferme la fenêtre de la cuisine quand elle s'absente.

PAMELA. La fenêtre à droite ?

CESAREO. Ouais.

PAMELA. Comment savoir si le docteur est là ?

CESAREO. Tu crois qu'il donne des consultations dans cet appartement ?

PAMELA. Il y a sa plaque sur la porte d'entrée.

CESAREO. On pourrait passer la visite !

PAMELA. Ou chanter sous leurs fenêtres !

CESAREO. Pour qu'ils nous lancent des sous ! Puis on passerait la visite !

PAMELA. Je monte ?

CESAREO. Monte !

PAMELA. Tu crois que la concierge me laissera passer ?

CESAREO. Tu es propre.

PAMELA. Je lui dirai mon nom : Mrs Puffy-Picq et elle montera pour m'annoncer.

CESAREO. Quel coup ! Puis quoi ?

PAMELA. Il paraît qu'ils se disputent. Je te l'avais dit ?

CESAREO. Peut-être bien.

PAMELA. Elle serait jalouse. C'est Bobby qui me l'avait dit.

CESAREO. Tu montes ?

PAMELA. Qu'est-ce que je vais leur dire ?

CESAREO. Je ne sais pas.

PAMELA. Tu crois qu'il me présentera à Marguerite ?

CESAREO. Pourquoi pas, si tu lui demandes ? Ce n'est pas de toi qu'elle est jalouse.

PAMELA. Qui sait ?

CESAREO. Oh ! Alors !

PAMELA. Il lui raconte peut-être qu'il me retrouve parfois sans déplaisir.

CESAREO. Tu m'avais dit qu'il n'était pas bavard.

PAMELA. Parce que je ne disais rien quand j'étais jalouse.

CESAREO. Va lui dire ce que tu pensais !

PAMELA. Pourquoi tu ne monterais pas avec moi ?

CESAREO. La concierge me connaît.

PAMELA. Tu as de la pudeur ?

CESAREO. Pas pour moi.

(*Un temps.*)

PAMELA. C'est ennuyeux comme quartier.

CESAREO. Ouais. Quartier neuf.

PAMELA. Qu'est-ce qu'on fait ce soir ?

CESAREO. On va retourner aux Halles.

PAMELA. Oui. C'est une bonne idée.

CESAREO. Il y a une trotte d'ici là-bas !

PAMELA. Si on veut y aller sans se presser, il faut partir maintenant.

CESAREO. Ouais. Par les quais.

PAMELA. Il fait soif. (*Elle sort de son cabas une bouteille de vin rouge.*) Tiens ! Bois !

CESAREO. Toi d'abord.

PAMELA. Pas ici.

CESAREO. Viens !



scène 3

Quelques semaines plus tard, au petit matin, sur les quais, en bord de Seine. Un jeune homme marche en titubant.

CESAREO. C'est Bobby, je te dis.

PAMELA. Bobby marche droit.

CESAREO. Appelle.

PAMELA. Ce n'est pas lui, je te dis.

CESAREO. Il te cherche peut-être. Appelle !

PAMELA. Bobby ! Bobby !

CESAREO. Il est tombé !

PAMELA. Laisse voir ce qu'il va faire.

CESAREO. Il roupille.

PAMELA. C'est lui ! Un baba au rhum l'assomme.

CESAREO. Il a dû en manger plusieurs.

PAMELA. Secoue-le !

CESAREO. Toi, tu as l'habitude !

PAMELA, *s'agenouillant auprès de son fils.* Bobby ! Bobby !

BOBBY. Mom ! What time is it ?

PAMELA. Il demande l'heure.

CESAREO. C'est le matin.

PAMELA. C'est le matin, Bobby.

CESAREO. Morning !

PAMELA. D'où viens-tu ?

BOBBY. Etais avec des copains.

PAMELA. Il était avec des copains.

CESAREO. Yes.

PAMELA. Tu te rappelles ton adresse ?

BOBBY. Pourquoi faire ?

CESAREO. Il croit qu'il est arrivé !

BOBBY. Qui parle ?

PAMELA. C'est moi, mon garçon.

BOBBY. Avec une voix d'homme ?

CESAREO. Il a remarqué que tu avais une drôle de voix.

BOBBY. Mom ! Je voudrais rentrer chez moi.

PAMELA. Où est-ce ?

BOBBY. Chez toi.

PAMELA. Il voudrait rentrer chez moi !

CESAREO. Rigolo !

PAMELA. Veux-tu qu'on te reconduise chez ton père ?

BOBBY. Chez Marguerite ?

CESAREO. La mémoire lui revient.

BOBBY. Foutu à la porte.

CESAREO. Qu'est-ce qu'il dit ?

BOBBY. Mon père m'a foutu à la porte.

CESAREO. Il a raison de se montrer sévère un petit peu.

BOBBY. A cause de Marguerite !

PAMELA. Ils ne se sont pas entendus !

CESAREO. Hon ! Tu as couché avec Marguerite ?

BOBBY. Oui. Belle fille, Marguerite.

PAMELA. Il ne comprend pas ce que tu lui dis.

CESAREO. Embrasse-le et laisse-le. On va avoir des ennuis.

PAMELA. Bonne nuit, Bobby, good night ! *(Césaréo s'est éloigné, Paméla le rejoint.)*

CESAREO. Demain, on prend la route, Paméla. Par la porte d'Italie.

PAMELA. Regarde !

CESAREO. C'est un portefeuille !

PAMELA. Ouais.

CESAREO. Le portefeuille de Monsieur Bobby !

PAMELA. Ouais.

CESAREO, *empochant le portefeuille.* Il a réussi, ce gamin-là !

PAMELA. Où on va ?

CESAREO. Où on veut.

RIDEAU

"TCHIN-TCHIN"...

Connu, surtout, pour ses productions radiophoniques, insolites et narquoises (Paris qui dort, etc.), *François Billetdoux,* *avec* Tchin-Tchin, *débute doublement au théâtre comme auteur et comme interprète. En fait, ces débuts ne sont qu'apparents, car tous les modes d'expression sont familiers à Francois Billetdoux.*

Mais, de toutes ses entreprises, Tchin-Tchin *semble être celle qui lui tient le plus à cœur. C'est pourquoi, auteur engagé, il a voulu la défendre lui-même. La critique, dans son ensemble, et le public du Théâtre de Poche-Montparnasse estiment qu'il a eu raison.*

...ET LA CRITIQUE

MARCELLE CAPRON :

Une découverte agréable

Comme il est agréable de découvrir un auteur ! Et nous en avons découvert un hier soir, avec *Tchin-Tchin,* puisque nous n'avions pas vu de François Billetdoux *A la Nuit la Nuit* dont parle Nicole Vedrès dans le programme. Et, du même coup, nous avons découvert un acteur, auteur et acteur étant le même personnage. Mais commençons par l'auteur. Dès les premières répliques, dès les premiers silences, dès ce long presque-monologue de Césario Grimaldi, nous sommes saisis par la nouveauté du ton, par sa qualité aussi. Et notre surprise, notre plaisir, notre émotion iront grandissant jusqu'au bout. Pierre-Aimé Touchard, parlant, à propos de *Tchin-Tchin,* d'un « théâtre de la pudeur », songe à Vildrac, à Jean-Jacques Bernard, et d'un « théâtre de la solitude », à Beckett, à Ionesco pour leur révolte triste et leur condamnation cruelle. Et pour « l'humour charmant de cette œuvre », à Giraudoux. J'ajouterai, pour la tendresse et pour la pureté, Francis Jammes. Mais que ces références, par lesquelles on essaie d'approcher ce jeune dramaturge-poète, de construire sa figure, ne vous égarent pas. François Billetdoux n'est pas autre chose que lui-même, une voix encore in-entendue, fraîche comme l'aurore, un grand enfant candide et songeur qui parle de la femme, de l'amour, de cet amour « qui vous porte plus loin que dans un lit », de la maternité, de son village « où les femmes sont en deuil d'on ne sait quoi parmi les rochers », avec des mots tout neufs, des images toutes neuves, un cœur tout neuf.

(*Combat.*)

GEORGES LERMINIER :

Un bon cocktail

Enormément spirituel, vaguement inquiétant, faisant « tchin-tchin » tour à tour avec Becque, Jules Renard, Tchekhov et Vauthier, tel apparaît François Billetdoux, auteur de *Tchin-Tchin,* pièce autialcoolique de surcroît (?) et amèrement humaine, en tout cas. On y retrouve le ton du Billetdoux des émissions poético-farfelues de la radio. Je sais que ce ton-là n'est pas du goût de tout le monde. C'est qu'il y entre pas mal de préciosité, une préciosité ironique, très consciente. Exactement un tiers préciosité, deux tiers humour. Un bon cocktail, sweet-dry.

(*Le Parisien Libéré.*)

JEAN-JACQUES GAUTIER :

Cela vaut d'y aller voir

... Mais ne pensez-vous pas que les qualités authentiques que j'ai soulignées au passage des deux premiers actes méritent qu'on se dérange ? Car enfin, il s'agit d'un jeune auteur. J'ignore s'il a autre chose à dire. Ici, en tout cas, éclate sa sincérité. J'ai même cru déceler dans son ouvrage une nécessité intérieure : cette « immanence » si rare au théâtre ! Oui, cela vaut d'y aller voir.

Je ne vous dis pas que vous n'en sortirez pas écœuré comme moi, par la vue de ces gens qui boivent, qui pintent, qui sirotent, qui se pochardent, qui mélangent le rhum, le vin rouge, le whisky, le cognac, et titubent, et flageolent, et trébuchent, et soliloquent d'une voix pâteuse. Mais...

...Mais il y a aussi cet étrange cocktail de qualités qui, pendant les deux premiers actes, intrigue, attire et retient.

(*Le Figaro.*)

JEAN VIGNERON :

Nous avions déjà Zola

Pour notre part, l'argument posé, nous nous attendions à tout : un vaudeville, une comédie satirique, une comédie de mœurs, de caractères, voire une tragédie, à tout, sauf à ce que Billetdoux invente un nouveau ressort dramatique : l'alcool. Nouveau, d'ailleurs, hum ! Nous avions déjà Zola.

Mais certain roman de Zola s'intitule : *L'Assommoir.* C'est une appellation à double sens. L'auteur de *Tchin-Tchin* et nous n'aurions pas, manifestement, la même idée sur ce point. Quoi qu'il en soit, son œuvre, où se mêlent humour noir et considérations pessimistes, nous a, profondément, ennuyé et déplu.

(*La Croix.*)

GABRIEL MARCEL :

Une pièce qu'on lira avec intérêt

La pièce de M. François Billetdoux, *Tchin-Tchin* — au Théâtre de Poche — trahit un talent indiscutable. Cela aura été une des bonnes surprises de cette saison. J'ajoute que l'auteur incarne le personnage principal de façon remarquable et que sa partenaire, Mme Katharina Renn, est digne de lui. Tous deux forment un couple qui a évoqué pour moi certains romans de D. H. Lawrence...

... Gênante, la pièce l'est certes d'un bout à l'autre comme le furent certaines pièces de Lenormand à qui il est impossible de ne pas penser. Mais le dialogue nous a paru à tous d'une qualité exceptionnelle. Serré, incisif. C'est une pièce qu'on lira avec un vif intérêt lorsqu'elle paraîtra. Je le répète, elle sort absolument de l'ordinaire.

(*Les Nouvelles Littéraires.*)

MORVAN LEBESQUE :

Un miracle de tendresse et d'ironie

C'est un chef-d'œuvre, un miracle de tendresse et d'ironie. On l'écoute, on le déguste avec une joie qui n'en finit pas. Chaque réplique nous touche, chaque mot fait vibrer en nous la même corde du rire et des larmes. On est « enchanté », oui : mais ce ravissement ne doit pas nous faire oublier que M. Billetdoux est *aussi* un grand auteur dramatique puisqu'il réussit à bâtir une pièce avec deux personnages qui ne se quittent jamais et ce, sans aucune « astuce », sans le moindre décrochement scénique. J'ajoute que dans les beaux et simples décors de Mme Francine Gaillard-Risler, *Tchin-Tchin* bénéficie d'une interprétation de premier ordre : Mme Katherina Renn, M. Billetdoux lui-même, et, dans un rôle très épisodique, M. Barry. Voilà un spectacle qui tranche sur tout ce qui nous a été offert depuis le début de la saison. Voilà une chanson qui va au cœur et que le cœur n'oubliera pas. Nous avons un nouveau poète de théâtre. Quelle magnifique récompense pour le Théâtre de Poche !

(*Carrefour.*)

Petite comédie dramatique
de François Billetdoux

BIEN AMICALEMENT

PERSONNAGES | René Goddard
René Carducci

Cette pièce en un acte a été écrite sur commande pour l'émission « Grand Prix de Paris » que présente Pierre Cour sur les ondes de la R. T. F. et interprétée par Jacques Fabbri dans le rôle de René Goddard et Jean Topart dans celui de René Carducci.

Soucieux de la différence des genres et des techniques, j'éprouve quelques réserves à l'idée qu'elle pourrait être considérée à l'égal d'une œuvre scénique. Je tenais à le signaler. Il y a bien des silences dans ce texte qui appartiennent strictement pour moi à l'espace sonore, ainsi qu'un mouvement dramatique à inscrire dans la durée propre aux œuvres pour l'oreille seule. Tout n'est pas dit dans les mots.

F. B.

Décor : l'appartement de René Goddard. On en voit l'antichambre et le bureau.

scène 1

Dans l'antichambre. Sonnerie de porte violente et prolongée.

RENÉ, *contre la porte.* Qui est là ?

(*La sonnerie s'arrête.*)

CARDUCCI, *à l'extérieur.* René.

RENÉ. René qui ?

CARDUCCI. L'autre René... René Carducci...

(*Silence. Puis on ouvre la porte.*)

RENÉ, *à voix basse.* Savez-vous l'heure qu'il est ?

CARDUCCI. 1 heure 17 du matin... Bonsoir... euh... René.

RENÉ. Bonsoir. Que voulez-vous ?

CARDUCCI. Beaucoup, beaucoup, beaucoup.

RENÉ. Vous êtes saoul ?

CARDUCCI. Pas ce soir. Je viens comme un vieil ami...

RENÉ. Voyez, mon vieux, je suis en robe de chambre. Ne croyez-vous pas que nous pourrions remettre à demain ?

CARDUCCI. Non.

RENÉ. Alors ?

CARDUCCI. Demandez-moi d'entrer un moment.

RENÉ. Tsst !... Eh bien, entrez !

CARDUCCI. Voilà... Souvent je me suis dit : j'arrive, je sonne, on m'ouvre la porte, et puis... C'est quelque chose comme l'espérance.

RENÉ. Qu'y-a-t-il pour votre service ?

CARDUCCI. Oh ! ce ton, ce ton !... Vous alliez vous coucher, je sais, mais je ne crois pas que votre chambre soit bien le lieu d'un entretien... Nous serons mieux dans votre bureau. C'est à droite, n'est-ce pas ?... Une intuition... Je vous suis.

scène 2

Dans le bureau.

CARDUCCI. Offrez-moi à boire.

RENÉ. Mon bien cher ami, il ne faudrait quand même pas abuser de la patience des gens

CARDUCCI. ... J'ai soif.

RENÉ. ... Bien... Bon... Alcool, bière ?

CARDUCCI. Pour moi, un peu d'eau minérale, s'il vous plaît... Mais vous-même, prenez donc un alcool...

RENÉ. Vous jugez utile que je prenne un alcool ?

CARDUCCI. Oui. Dans un grand verre.

RENÉ. Ah !

CARDUCCI. ... Là. Merci infiniment.

RENÉ, *après boire.* Eh bien ?

CARDUCCI. Eh bien, à votre santé !

RENÉ. Je vous remercie. Ensuite ?

CARDUCCI. Aussi abruptement, n'est-ce pas, il est difficile, après tant d'années, tant et tant de choses... Est-ce que je vous semble totalement inconnu ?

RENÉ. Mais non, mais non.

CARDUCCI. Vous auriez pu ne pas me reconnaître. Moi, je me souviens très bien de vous. Vous avez grossi.

RENÉ. J'ai vieilli. Vous aussi.

CARDUCCI. Oui. Plus maigrement. Dites-moi : Quel souvenir aviez-vous gardé de moi ?

RENÉ. A vrai dire, celui d'un gentil garçon, certes, mais un peu — comment dirais-je ? un peu passionné pour mon goût.

CARDUCCI. C'est ça, c'est ça.

RENÉ. Et... qu'êtes-vous devenu .depuis... depuis si longtemps ?

CARDUCCI. Rien de passionnant. Un homme. Et je le regrette.

RENÉ. Serait-ce pour que nous échangions des souvenirs que vous me rendez visite à cette heure tardive ?

CARDUCCI. « A vrai dire » non. Du reste, par tempérament, je suis volontiers familier avec les plus anciens souvenirs; je me doutais que ma mémoire devait être plus fidèle ou, disons, plus « habitée » que la vôtre... Comment va Gabrièle ?

RENÉ. Vous connaissez Gabrièle ?

CARDUCCI. Oui, nous nous étions rencontrés dans l'adolescence, au hasard des vacances... Au soleil...

RENÉ. Mais oui, c'est exact. J'avais oublié.

CARDUCCI. Par la suite, j'ai été très amoureux de Gabrièle. Juste avant votre mariage. A l'époque, j'avais quelques ennuis de fortune.

RENÉ. Qui n'en a pas ? Vos affaires ne se sont pas arrangées depuis ?

CARDUCCI. Mais si, mais si. Comment va-t-elle ?

RENÉ. ... Gabrièle va bien. Elle est actuellement aux sports d'hiver.

CARDUCCI. Avec votre fils. Et... c'est une femme de ménage, ces temps-ci, qui s'occupe de votre intérieur, à raison de trois heures chaque après-midi.

RENÉ. Tiens ! Vous savez cela aussi ? Auriez-vous également connu autrefois ma femme de ménage ?

CARDUCCI. Non. Pas autrefois... Et que sont devenus tous nos amis ?

RENÉ. Nos amis ?

CARDUCCI. ... Le substitut, Galabrège, Boissinot, le pharmacien, Duriage ? Vous les revoyez ?

RENÉ. A l'occasion, bien entendu. Lorsqu'ils font un voyage à Paris ou lorsque moi-même...

CARDUCCI. L'atmosphère est toujours demeurée très province, là-bas, m'a-t-on dit ?

RENÉ, *riant.* Oui, oui...

CARDUCCI. Ne riez pas... et... avec nos amis, au cours d'une conversation ne vous est-il jamais arrivé d'évoquer... ?

RENÉ. Non. Vous voulez parler de nos petits malentendus de jeunesse ?

CARDUCCI. Oui. Mais tout cela est passé, n'est-ce pas ? Et il ne me viendrait pas à l'esprit de vous tenir grief de m'avoir fait perdre quelques années de ma vie. Est-ce qu'on ne perd pas toujours un peu sa vie ?... Car c'est vous, n'est-ce pas, qui... ?

RENÉ. Je me souviens en effet, avoir été mêlé, de façon tout à fait désagréable, à ces mauvais moments de votre existence, mais incidemment et le détail m'en a échappé.

CARDUCCI. Eh oui ! vous avez dû être mêlé de la même façon à tellement d'autres mauvais moments !

RENÉ. Certainement. Ecoutez-moi, mon cher Carducci : si votre intention est de me réclamer de l'argent, je peux vous dire tout de suite : non.

CARDUCCI. Non !... je suis au courant de vos difficultés financières actuelles...

RENÉ. Vous êtes au courant, dites-vous, de quoi ?...

CARDUCCI. Je n'en ferai pas état. J'aurais déjà pu le faire. Mais ces questions d'argent !... Parler d'argent en ce moment, ah !... Non, non. Dites-moi : savez-vous que nous avons failli nous rencontrer ?

RENÉ. Première nouvelle !

CARDUCCI. Mais si, mais si, plusieurs fois. Et qui sait, peut-être cela m'eût-il évité la démarche de ce soir... Il a fallu qu'après tant d'années, tant de nostalgie, j'aie le désir soudain de renouer sentimentalement avec... Avec quoi ?... Un rêve, une illusion, bref... Mais vous savez comme ces expériences sont généralement décevantes... Gabrièle n'a été ma maîtresse que quelques jours... Vous auriez préféré ne pas savoir... Pour une fois.

RENÉ. C'est... c'est bas, c'est sale, c'est honteux ce que vous faites là. C'est honteux.

CARDUCCI. Oui.

RENÉ. Et alors quoi ?

CARDUCCI. ...Tu... tu pleures ?

RENÉ. ...Allez-vous-en !

CARDUCCI. ...On nous appelait « les deux René ».

RENÉ. Qu'est-ce que vous attendez de moi, ce soir ?

CARDUCCI. J'aurais aimé que nous nous tutoyons naturellement. Parce que ce soir, René, j'aurais eu besoin d'un petit simulacre d'amitié. On se dit toujours que peu de chose suffirait pour vous oter un doute, ou pour vous détourner d'une action malheureuse. Et puis ce peu de chose vous manque, au moment où, justement... Et ça, ça ne se réclame pas.

RENÉ. Tu n'as pas changé.

CARDUCCI. Non... Seulement, que de fatigue ! Trop de cœur, trop de cœur ! Méprise-moi bien... Petit René, ce soir, je suis venu te dire au revoir...

RENÉ. C'est-à-dire ?

CARDUCCI. J'abandonne. Ce soir, cette nuit, — comment dire ? — je m'évade, je disparais.

RENÉ. Tu veux dire... que tu...

CARDUCCI. Oui.

RENÉ. Et tu comptais sur moi pour te retenir ?

CARDUCCI. Oh non !

RENÉ. Mon vieux, j'ai plutôt l'habitude des hommes d'affaires, je comprends bien leurs finasseries. Mais les élans du cœur, même les miens, c'est de la musique pour moi, ça ne veut rien dire, je n'y comprends rien. A la rigueur, je veux bien te rendre service, mais te consoler, je ne peux pas...

CARDUCCI. Qui te le demande ? Je ne dis pas qu'un élan tout bête de ta part ne m'aurait pas fait hésiter un moment, mais quoi ! Après ? C'est tous les jours que l'ennui me tient, à tous les instants. En faudrait-il des miracles pour m'illuminer ! Simplement pour vivre ! Pour subsister ! Non, non, fini tout ça !

RENÉ. Alors ? Que puis-je pour toi ?

CARDUCCI. Aurais-tu le vague regret de quelque chose ?

RENÉ. Non. J'ai sommeil.

CARDUCCI. Eh bien, tu peux m'offrir l'hospitalité pour ma dernière nuit.

RENÉ. Je ne goûte pas ce genre de plaisanterie.

CARDUCCI. Pourtant, ne serait-il pas normal de mourir chez son vieil ami ?... Ah ! je suis trop passionné, c'est certain, ça donne toujours un faux air de farceur... Dis-moi : tu t'y connais en armes à feu, je crois ?

RENÉ. ...Oui...

CARDUCCI. Alors, tiens !... (*Carducci pose un revolver sur la table du bureau.*) Dis-moi si ce revolver est en bon état, suffisamment pour l'usage que je veux en faire... Attention il est chargé !... Il tient bien en main, n'est-ce pas ?

RENÉ. ...Oui... Qu'est-ce que tu as ?

CARDUCCI. Rien. Un sourire... Eh bien ?... Non, non. S'il te plaît, remets les balles... Voilà... Merci... Eh bien ?

RENÉ. C'est une arme potable.

CARDUCCI. Bien. Je voulais aussi te remettre... (*Carducci sort de sa poche une liasse de billets.*) cette somme d'argent... Si, si. Moi, je n'en ai plus l'usage. Puis je te dois bien ça... Si. Autrefois, tu as eu un geste envers moi, très discrètement. Je ne l'ai appris que beaucoup plus tard, par ma mère. Elle m'avait pardonné mes frasques, elle te citait en exemple. Elle m'a raconté ça. Sur vingt ans, avec les intérêts, ces quelque trois millions, ce n'est qu'un remboursement. Prends-les. Si j'en crois mes informations, ils seront les bienvenus au milieu des difficultés que tu traverses...

RENÉ. D'où viennent-ils ?

CARDUCCI. Je les ai retirés ce matin de ma banque, à ton intention.

RENÉ. Pourquoi fais-tu ça ?... A cause de Gabrièle ?

CARDUCCI. Non. Pour toi, pour toi.

RENÉ. Je ne comprends pas.

CARDUCCI. Un élan du cœur peut-être. Depuis deux ou trois semaines j'ai dépensé autant que j'ai pu, joyeusement, dans toutes les boîtes, dans tous les bistrots où l'on me connaît un peu. Je peux être un gai luron, sais-tu. Voilà tout ce qu'il me reste. Allez ! Prends ! Range, range tout ça...

RENÉ. Mais... toi...

CARDUCCI. Range... (*Il range lui-même la liasse.*) là... dans le tiroir... Attends !... Et on ferme à clé. Voilà... (*Il va ouvrir, puis refermer la fenêtre.*) Et la clé, par la fenêtre !... Comme ça, tu vois, pour que je reprenne cet argent, il faudrait que je brise ou que j'emporte la table... Il est à toi. Tu me crois, maintenant ?

RENÉ. Je ne comprends pas.

CARDUCCI. Qu'y a-t-il à comprendre ? Nous avions ce soir à régler ensemble certaines vieilles affaires, voilà tout. Je n'ai fait que me conformer au libellé de ton télégramme.

RENÉ. Quel télégramme ?

CARDUCCI. « Viens ce soir après minuit chez moi. Serai seul. Nous parlerons. Signé : René »

RENÉ. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

CARDUCCI. Le texte de ce télégramme a été téléphoné de chez toi, sur cet appareil, cet après-midi, à trois heures vingt. Le service des postes peut le confirmer.

RENÉ. Mais qui, qui l'a envoyé ?... Moi, j'étais à mon bureau...

CARDUCCI. Gabrièle avait tellement envie de nous faire réconcilier. Mais avec bien de la délicatesse elle a pensé que ce serait plus facile pour nous en son absence. Et juste avant de partir en vacances, au milieu des derniers préparatifs, elle a eu l'idée de m'adresser en ton nom ce télégramme.

RENÉ. C'est une idée à elle ?

CARDUCCI. Les femmes sont influençables par nature. Les idées et les enfants leur viennent un peu de la même façon. Ah ! Gabrièle, Gabrièle !

RENÉ. ...Gabrièle...

CARDUCCI. Dis-donc, d'autre part : tu as toujours ton usine de produits chimiques ?

RENÉ. Oui...

CARDUCCI. Bon. Par conséquent, personne ne se sera étonné de ces quelques sacs de chaux vive qui ont été livrés par erreur à ton domicile tout à l'heure...

RENÉ. C'est toi qui...

CARDUCCI. Oui. Une minute à peine, j'ai été ton employé et j'ai transmis tes ordres. Et ils ont été exécutés; j'ai pu apercevoir avant de monter, que les camionneurs ont effectivement déposé les sacs dans la cour.

RENÉ. ...Tu es venu pour me tuer !

CARDUCCI. Après des années, brusquement, je me serais donné tout ce mal pour te tuer ? Oh non ! Tu étais trop loin quand j'avais de bonnes colères. Sans colère ou sans amour, je ne suis pas capable de grand-chose. Et regarde-moi : ai-je encore l'air d'un homme que la passion emporte ?... Et puis, lorsqu'on veut tuer quelqu'un, on ne prépare pas soi-même les preuves de sa culpabilité, n'est-ce pas ?... Tu aimes toujours les romans policiers, hein ? A dix-huit ans déjà, tu disais : « ça me délasse »...

RENÉ. Expliquez-vous !

CARDUCCI. Eh bien, voilà : je suis venu pour vous... pour te demander un service. Je veux mourir. Et je veux mourir de ta main. Ce soir.

RENÉ. Mais vous êtes... vous êtes fou !

CARDUCCI. Non. Un peu triste.

RENÉ. Et comment imaginez-vous pouvoir me contraindre à accomplir ce geste ?

CARDUCCI. Je ne voulais pas en venir à te contraindre. Ce serait tellement mieux si tu te laissais un peu aller...

RENÉ. Vous voulez me faire accuser de meurtre ! Vous voulez, vous voulez...

CARDUCCI. Me suicider par personne interposée. Excuse-moi. C'est grossier. Une idée ! L'envie d'un regard ! Puis le besoin de savoir je ne sais quoi ! Puis tant de choses ! Tellement mauvaises !

RENÉ. C'est trop facile. Chacun ses affaires. Et puis qu'est-ce que j'ai à foutre de vos histoires ! Ridicule ! J'irais tuer comme ça, parce qu'on me le demande, parce qu'*il* me le demande, un pauvre type, complètement saoul, bourré d'idées sans queue ni tête, bêtement, bêtement ! Ah ! Ah ! Non, non, non, non. Je me laisse faire un moment, j'écoute volontiers. On me parle d'amitié, bon. J'accepte d'entendre des insanités, passe encore, mais ça, ça, ça... Incroyable ! (*Il décroche le téléphone.*)

CARDUCCI. Tu as tort d'appeler Police-Secours. J'ai mis à la poste tout à l'heure une lettre dans laquelle j'explique que, depuis quelque temps, tu me poursuis de tes menaces pour de multiples raisons.

RENÉ. Et alors ? Tu n'es pas mort ! Je peux répéter tout ce que tu m'as dit à la police...

CARDUCCI. Lui répéter quoi ? Que tu as convoqué chez toi un vieil ami, que cet individu a voulu, veut encore te forcer à tirer sur lui et que tu ne veux pas ?

RENÉ. Oui.

CARDUCCI. Appelle au secours. Qui de nous deux paraîtra fou, si tu racontes cette histoire et si je dis calmement qu'elle est fausse ?

RENÉ. Je mentirai, je mentirai jusqu'à ce qu'ils finissent pas t'emmener. Loin d'ici ! Va-t'en !

CARDUCCI. Raccroche. (*René raccroche.*) L'ami à qui j'ai adressé ma lettre d'explications à ton sujet, c'est Robert Boulin... Oui, ton ancien associé. Le lendemain du jour où tu as réussi bien malproprement à te débarrasser de lui, je lui ai racheté fort cher quelques papiers compromettant originaux. Il ne t'avait laissé que des copies.

RENÉ. Ces papiers le compromettent autant que moi. Pourquoi aurait-il vendu à un tiers ?

CARDUCCI. Il n'avait plus de crédit et il avait besoin d'argent. J'étais une aubaine.

RENÉ. Et qu'est-ce que vous en avez fait, vous, de ces papiers ?

CARDUCCI. Je les ai sur moi.

RENÉ. Vous allez... me les donner ?

CARDUCCI. Non. Vous allez me les prendre. Après.

RENÉ. ... Non, ce n'est pas possible. Ecoute, René. J'ai été moche, j'ai été très moche avec toi. Mais maintenant que nous avons parlé, que tout est éclairci entre nous, nous allons pouvoir de nouveau nous entendre comme autrefois. Comme autrefois, René. Hein ?

CARDUCCI. Nous entendre ? Nous entendre à propos de quoi ? Au nom de quoi ? Pour quoi faire ? A qui donc as-tu déjà prouvé que tu avais la force d'apporter le bonheur de vivre ? Dis-moi ce qui vaut à tes yeux la peine de vivre ? Vas-y ! Séduis-moi ! Réjouis-moi ! Montre-moi comme on est heureux en ce monde et je m'en vais...

RENÉ. Eh bien, il y a... il y a tant de choses... charmantes... Et puis que sais-je ?... Il y a des gens, il y a des tas de gens qui pourraient te dire comment, pourquoi... Vivre, oui, vivre. Comme ça. Parce qu'il faut. Il faut vivre, comprends-tu ! Il faut !

CARDUCCI. ...Après mon « départ » tu seras libre ou bien de raconter notre entrevue à Police-Secours comme tu voulais le faire, ou bien, devant tant de preuves accumulées contre toi, devant un tel désordre de preuves que j'ai accumulées, crois-le bien : plus par fantaisie que par calcul, tu seras libre de prendre courageusement la responsabilité du meurtre. ou bien encore de faire disparaître toutes traces et là, il ne faudra rien oublier de tout ce que nous avons pu dire ce soir. Pour moi, il me suffit de mourir. Et je dois avouer que j'en ai assez de te voir. Voilà, décide-toi vite.

RENÉ. J'accepte.

CARDUCCI Bien.

RENÉ. Donne-moi le revolver...

CARDUCCI. ... Tiens !

RENÉ. Et maintenant nous allons bien voir ! Marche !

CARDUCCI. René ! Approche ! Je n'ai pas peur, moi, du revolver. Je l'attends. Veux-tu que nous en venions à nous battre ? Je peux m'approcher de toi comme ça... et te bousculer un peu. Pour te forcer la main. De toutes façons, tu auras du mal à faire valoir la légitime défense... Ah ! quelle bêtise ! quelle tristesse ! Allez, tire ! Saute-moi dessus, fais quelque chose...

RENÉ. Non !

(*Carducci reprend le revolver.*)

CARDUCCI. Eh bien, moi, je vais m'en servir de ce revolver. Vite, petit René, le tien est dans le tiroir à gauche... (*René obéit et prend son propre revolver.*) Je le savais par Gabrièle. Comme elle est bavarde, Gabrièle !

RENÉ. C'est... c'est ridicule !

CARDUCCI. Mieux vaut encore que je meure de cette arme qui est la tienne... Est-elle déclarée au moins ? Que de choses auxquelles il va falloir que tu penses, tandis que je dormirai... Là je suis bien en face... Visez au cœur, s'il vous plaît... Et sans maladresse, par pitié ! Je veux dire : par gentillesse....

RENÉ. René !

CARDUCCI. Oui, petit René ... ?

RENÉ. René ... !

CARDUCCI. Moi je vais tirer... (*Coup de feu, Carducci tombe.*) Tu diras à Gabrièle... que l'amour...

C'EST LA FIN. ET LE COMMENCEMENT
D'UNE ENQUETE POLICIERE BIEN DELICATE...

---

1 acte
de Denys Amiel

CONFIDENCES...

Personnages

Mona Jaroquier

est une Parisienne de trente-cinq à trente-huit ans, fort belle, très gaie, très coquette, avec ce je ne sais quoi qui indique immédiatement la femme qui collectionne toutes les joies de la vie et n'aime se priver d'aucune. Mona est par excellence la femme séduisante.

Madeleine Pascal

Secrétaire d'André Jaroquier. C'est une fille très sympathique, dans les vingt-huit ans, jolie, l'air sérieux, presque timide; mais beaucoup de charme.

Les deux femmes offrent un profond contraste.

André Jaroquier

Quarante-cinq ans, distinction. De l'allure. Type officier de marine Ce qui pourrait sembler sa caractéristique serait une sorte de mansuétude sceptique. Une douceur et une indulgence qui lui donnent beaucoup d'attrait.

scène 1

MONA, MADELEINE

Elles sont assises sur le divan du salon en pleine conversation, que l'on sent délicate. Madeleine apparaît au comble de la confusion et Mona au contraire dans tout son équilibre souriant et pratique.

MONA, *rire artificiel.* ... Mais enfin, Mademoiselle, qu'est-ce que cela peut vous faire de m'avouer la vérité ? Je ne sais plus ce qu'il faut dire... J'ai tout essayé pour vous mettre en confiance..., je ne sais pas ce qu'il faut faire. Je suis désolée que vous ne compreniez pas l'esprit dans lequel je vous parle... Evidemment ce doit être moi qui me trompe... Je crois toujours que les gens doivent me comprendre quand je leur ouvre ma tête, mon cœur, que je les leur étale comme un livre grand ouvert et que je joue la carte loyauté !... Enfin écoutez, mon petit, je vous jure que nous ne sommes pas en ce moment deux femmes de conditions différentes ; il n'y a pas ici Mme Mona Jaroquier et Madeleine Pascal, secrétaire de M. André Jaroquier. Nous sommes deux femmes, deux amies... dont l'une, au moins, qui est moi, souhaiterait l'amitié de l'autre.

MADELEINE. Mais, Madame, je le crois, je le crois !

MONA. Eh bien alors ?... Certes je comprendrais que ma question vous embarrasse si j'adorais mon mari, si je le couvais comme une mère poule, ou comme une tigresse son mâle, mais ce n'est pas le cas ; car vous savez fort bien que je lui laisse son entière liberté... et que la jalousie et moi..., mon Dieu, n'habitent pas sous le même chapeau... Vous ne le savez pas ?

MADELEINE. Il me semble... oui... peut-être...

MONA. Il vous « semble » !... Allons ! Pourquoi dites-vous : « Il me semble », quand la chose est de notoriété publique... enfin presque publique ? En tout cas, dans les milieux que mon mari et moi nous fréquentons, c'est le secret de polichinelle... Est-ce vrai ?

MADELEINE, *léger sourire discret.* C'est possible.

MONA. Non. Il faut dire : « Oui, c'est vrai », puisque vous savez fort bien que c'est exact. Bon. Vous savez peut-être aussi que je ne lui suis pas fidèle... Ne faites pas cette tête, Mademoiselle ! Oui, c'est très bien, c'est comme cela qu'il faut faire quand on est bien élevé ; et vous êtes une perle d'éducation. N'empêche — et vous le savez — que je ne suis pas fidèle à mon mari. Cela aussi est de notoriété presque publique. Il n'y a guère que lui, Dieu

merci, qui ne le soupçonne même pas, j'en suis du moins persuadée. Alors une secrétaire qui vit depuis bientôt trois ans dans une maison sait mieux que quiconque ce qui s'y passe ; et vous connaissez fort bien ma vie... Mais si, mais si !

MADELEINE. Si peu.

MONA. Bon ! Ça veut dire que vous la connaissez assez ; en tout cas suffisamment pour répondre à ma question. Eh bien, je ne suis pas fidèle à mon mari, toutes nos relations le savent et vous le savez parfaitement. Alors pourquoi voulez-vous que j'exige sa fidélité à lui. (*Elle rit.*) Quand une femme trompe son mari, en général elle accueille sans colère la révélation que lui de son côté en fait autant ; ou tout au moins elle le devrait. D'abord cela lui donne des gages à elle aussi et puis si — comme c'est mon cas — elle lui porte de par ailleurs un très grand intérêt, une énorme amitié, elle doit être ravie qu'il prenne son plaisir de son côté ; sans compter que cela simplifie beaucoup son rôle !... et réduit son devoir conjugal à elle à peu de chose... Et puis enfin pour parler franchement, cela limite ses remords. (*Elle rit.*) Vous avez compris maintenant ? Alors, dans ces conditions, pourquoi n'admettrais-je pas que mon mari me trompe ?

MADELEINE, *comme soulagée.* Eh bien, mais... en effet, c'est peut-être vous qui avez raison... Je n'y avais pas pensé. Votre raisonnement est très logique... Oh ! rigoureusement logique.

MONA. Si tout le monde dans la vie était logique, comme cela améliorerait les relations entre les hommes..., surtout entre les hommes et les femmes !... Entre tous les humains.

MADELEINE, *détendue.* Ah là là, oui ! alors ! comme c'est vrai !

MONA. Vous voyez bien ! Ma logique déjà vous enthousiasme. Ce cri du cœur vous a malgré vous échappé... Bravo ! Vous allez voir qu'on va s'entendre magnifiquement. Une question d'abord : Pensez-vous que vous m'êtes sympathique, Madeleine ?

MADELEINE. Il me semble... Je crois... Mais oui, je crois ; j'ai l'impression de ne vous être pas antipathique.

MONA. Mais oui ! Vous m'êtes sympathique extrêmement. Alors si j'admets, je veux dire : si je comprends que mon mari me soit infidèle..., qu'il ait en définitive une amie... pourquoi ne souhaiterais-je pas que cette amie soit une personne sympathique... comme vous ? Ecoutez : c'est bien simple, si j'avais eu à la choisir, c'est sur une personne exactement dans votre genre que j'aurais jeté mon dévolu. Je crois que, sapristi, je vous mets à votre aise cette fois ! Et si après cela vous ne répondez pas à ma confiance !... (*Un temps.*) Alors ? Etes-vous oui ou non la maîtresse de mon mari ? (*Madeleine baisse la tête, extrêmement gênée, ce qui équivaut à un aveu.*) Parfait! Votre silence me suffit. Eh bien, vous y avez mis le temps ! Mais c'est très bien !... Voyons ! mais c'est très bien ! Rassurez-vous d'ailleurs, je le savais depuis longtemps ! (*Et pour mettre Madeleine en confiance elle rit abondamment.*)

MADELEINE, *avec élan.* Ah ! vous êtes épatante, Madame... Oh ! pardon ! Je veux dire...

MONA. Mais le mot ne me choque pas ! A part ça, pourquoi trouvez-vous que je suis épatante ? Je ne me trouve rien d'extraordinaire.

MADELEINE. Comment ? Vous admettez, vous acceptez, vous trouvez naturel...

MONA. Evidemment je serais encore plus « épatante » si je vous abandonnais mon mari, si je vous disais : « Vous l'aimez, je vous le donne, prenez-le, je disparais... » Mais il n'est pas question de cela, ni dans mon esprit ni dans le vôtre, j'en suis sûre. (*Temps.*) Eh bien nous en avons fait des progrès, croyez-vous !... Si l'on nous avait dit il y a deux ans — que dis-je deux ans — il y a seulement une heure, que nous serions en ce moment, vous et moi, côte à côte sur ce divan à bavarder de choses aussi... spéciales... et sur le ton le plus calme, je crois... et le plus amical...

MADELEINE, *réalisant l'exceptionnel de la chose.* Ah là là... Ah ! c'est effrayant... jamais, jamais je n'aurais pu... (*Très troublée elle porte brusquement la main à ses yeux.*)

MONA. Ah non ! ce n'est pas la peine de pleurer ! Je vous ai dit tout à l'heure que vous m'étiez très sympathique. Je vais plus loin, j'ai pour vous une espèce d'affection..., mais oui, mais oui ! car, vous savez qu'elle nous rapproche, cette histoire ! dame, nous avons une fameuse « relation commune », comme qui dirait... Ça vous étonne ? (*Elle s'efforce de rire tout au long de cette scène pour entraîner Madeleine dans son rire.*)

MADELEINE. Je ne comprends pas que...

MONA. Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

MADELEINE, *toujours au comble de l'émotion.* Que vous ne m'ayez pas déjà chassée depuis longtemps.

MONA. Et franchement vous auriez trouvé que c'était juste ?

MADELEINE. Mais...

MONA. Oui, vous pensez que cent cinquante personnes dans mon cas, sur cent cinquante, auraient agi ainsi. Mais ce que font cent cinquante personnes dans un cas donné ne fait pas forcément qu'elles aient raison ! En tout cas, moi, je ne pense pas de cette façon-là. Et la preuve, mon petit, c'est que si je vous avais chassée..., mais demain, ce soir même, que dis-je, au bout de la rue déjà, vous auriez dit : Eh bien, zut, elle en a du culot, cette espèce de...

MADELEINE. Oh ! Madame ! Comment pouvez-vous imaginer... ?

MONA. Au fait... « Cette espèce de quoi ? » ; il y a beaucoup de mots, je sais, pour qualifier les femmes comme moi, des mots sévères — il y en a même de grossiers — et cependant ces mots, ces vilains mots sont impropres pour moi... et je ne crois vraiment pas les mériter. Comme c'est pauvre, au fond, le dictionnaire d'une langue ! On a deux ou trois petits mots — ou même gros — pour baptiser tous les êtres dans un cas donné, alors que sur dix mille personnes qui agissent apparemment de la même façon il n'y en a pas deux, j'en suis sûre, pas deux dont les mobiles, dans le fond soient identiques.

MADELEINE. Oh ! Madame, je n'ai jamais entendu parler comme cela, avec ce naturel, cette espèce de santé... Vous permettez que je vous dise... tant pis je suis certaine que vous me comprendrez, que vous comprendrez surtout l'esprit dans lequel je vais me confier à vous.

MONA. Allez, mon petit ! Allez ! allez ! n'ayez pas peur.

MADELEINE. Au début de ma... de notre liaison, je n'ai eu aucun remords, et pas davantage par la suite. Jamais il ne me serait venu à l'idée que je faisais quelque chose de répréhensible, oui, parce que je vous jugeais...

MONA. Sévèrement... N'ayez pas peur.

MADELEINE. Oui, je l'avoue. Mais vous venez en moins d'une heure de bouleverser toute ma notion des mots, des situations, tous mes jugements. Et tout à coup je m'aperçois que je ne connaissais qu'un côté des choses, qu'un côté du visage de la vérité... son profil seulement, si je puis dire.

MONA. C'est joli cette image et c'est exact !... Oui son

profil. Je crois d'ailleurs que la plupart des gens ne voient que le profil de leurs semblables..., mais je vous ai interrompue.

MADELEINE. Et moi qui m'apprêtais à me défendre âprement... Tenez quand vous m'avez posé brutalement la deuxième question.

MONA. Non ! pas brutalement : directement.

MADELEINE. C'est ça, directement, la deuxième question..., moi qui me disposais à vous mentir mordicus, à vous mentir, et puis — si par hasard je découvrais que vous saviez, me défendre désespérément —, je me suis peu à peu sentie mollir... et toutes mes préparations sont tombées de moi comme des feuilles... Comment avez-vous fait ? C'est inouï ! Et maintenant je suis bien, à côté de vous, et j'ai envie de vous parler. Vous pourriez me poser toutes sortes de questions et je vous répondrais presque complaisamment. Comment peut-on changer du tout au tout en une demi-heure comme ça ?

MONA, *attendrie malgré elle.* Vous êtes véritablement charmante, ma petite Madeleine ! Il y a longtemps que je n'avais pas approché une âme aussi fraîche, aussi simple, aussi naturelle. (*Elle se lève et se met à arpenter. On la sent impressionnée par le côté instinctif et spontané de cette charmante fille.*) Ah ! la vie, mon petit, la vie ! Elle en contient de jolies choses à chaque pas... Beaucoup ne savent pas les voir. Si ces êtres savaient combien de joies sont contenues dans la franchise et de combien de bonheur leur hypocrisie et leur mesquinerie les privent, je crois qu'ils deviendraient tous immédiatement sincères par une sorte de recherche... voluptueuse du bonheur ! Ainsi nous, vous voyez, parce qu'on a été vraies toutes les deux, simples, naturelles vous et moi, nous savourons en ce moment une satisfaction d'un ordre rare... Est-ce que c'est vrai ?

MADELEINE, *une femme nouvelle, libérée.* C'est vrai ! c'est vrai !... Comme c'est vrai ! C'est merveilleux comme vous venez de l'exprimer. Comme vous êtes intelligente !

(*Et tandis que Madeleine déborde d'une joie sans réserve, Mona la considère longuement avec une sorte de nostalgie dans laquelle il y a peut-être une pointe de convoitise. Et déjà elle va se mettre à la questionner avec un peu de froideur et de méthode, car c'était peut-être là où elle voulait en arriver.*)

MONA, *déjà composée.* Alors maintenant que vous êtes détendue, parlez-moi un peu de mon mari... Ça m'amuse, ça m'intéresse... Je l'aime énormément, vous savez, en tout cas j'ai pour lui une telle amitié !... Cela me fait tellement plaisir qu'il soit heureux, car vous devez le rendre heureux, j'en suis certaine. (*Le ton de presque imperceptible dépit est en contradiction avec les mots.*)

MADELEINE, *réfléchit un moment, le regard fixé devant elle et son expression devient presque triste.* Mon Dieu..., mais je fais tout ce que je puis. Oui, dès le premier jour j'ai tout fait pour qu'il soit heureux..., mais j'ignore toujours s'il est heureux... Non véritablement je ne sais pas... vous ne le croiriez pas... Je ne sais pas...

MONA, *très intéressée.* Mais à quoi voyez-vous... ? Sur quoi vous basez-vous pour mettre en doute son bonheur ?... Bonheur évidemment est un grand mot ! Mettons : qu'il soit content, détendu, confortable... exactement ?

MADELEINE. Oh ! je n'ai pas une bien grande expérience de la vie, mais ce n'est pas ainsi que je me figure le bonheur. Je ne l'ai jamais vu heureux qu'assez superficiellement, gentiment ; j'allais presque dire : « Poliment. »

MONA, *malgré elle ravie.* Vraiment? ... Mais enfin tout de même il vous... enfin il tient à vous, je suppose.

MADELEINE. Je ne sais pas... il m'arrive parfois de croire qu'en effet il tient beaucoup à moi, mais, très exactement, je ne sais pas.

MONA. Il y a combien de temps que vous et lui...

MADELEINE. Un an et demi... pas tout à fait.

MONA, *visiblement étonnée.* C'est bien ce qu'il m'avait semblé. Racontez-moi vos impressions, n'ayez pas peur, expliquez-moi surtout sur quoi vous basez pour douter de son bonheur.

MADELEINE. C'est difficile de vous dire... Oh si ! oh si ! Vous avez beau m'avoir parlé très librement.

MONA. Mais je suis votre amie, je vous l'ai dit.

MADELEINE, *exquise loyauté sentimentale.* Eh bien ! voilà : très souvent j'ai souhaité que nous partions pour un week-end à la campagne tous les deux, dans un petit endroit de rien du tout. (*Subitement gênée.*) Oh !

MONA, *fausse sincérité.* Eh bien ! mais c'est normal ! continuez donc...

MADELEINE, *à tâtons.* J'aurais voulu que nous soyons à nous, mais à nous seuls... pour trouver en nous seuls des raisons d'être bien, d'être heureux, quoi ! en tête à tête... loin de toutes ses relations... comme un couple quelconque, un couple vrai !... comme on en rencontre à chaque pas dans l'existence... Il y a des tas de couples simples, vrais, plus qu'on ne croit et qui sont bien plus heureux que l'on ne croit.

MONA, *on dirait qu'elle se ferme de plus en plus.* Oui... Alors ?

MADELEINE. Eh bien ! cela ne nous a jamais été possible, il n'a jamais voulu. Oh ! nous sortons beaucoup ensemble, très souvent le soir dans des endroits en vue, boîtes de nuit ou dancings à la mode. Ah ! l'an dernier pourtant il m'a emmenée à Deauville une semaine, et je ne l'ai jamais eu vraiment à moi. Il rencontre, n'est-ce pas, partout où nous allons, beaucoup de monde, vous vous en doutez. Aux uns il me présente comme étant sa secrétaire, il m'appelle même « Mademoiselle », comme s'il rougissait de moi... Et devant certains autres, il paraît au contraire enchanté de bien montrer que je suis tout autre chose ; il me tutoie, il est aux petits soins, il affecte même... (*Elle hésite.*)

MONA. Allez, allez !

MADELEINE. ... de tenir beaucoup à moi, tenez ; exactement comme s'il s'efforçait de bien persuader les gens qu'il est heureux..., qu'il est aimé... Oh ! ce n'est là probablement qu'une impression... Il y a un mystère là-dessous que je n'ai jamais compris ; mais qu'il y ait un mystère, il n'y a aucun doute, il y en a un.

MONA. Quel mystère voulez-vous ? Pour un homme de son âge — il est encore jeune vous savez — sortir une belle fille comme vous, élégante, si fraîche... et si appétissante... et si jeune surtout !

MADELEINE, *gênée.* Oh ! Madame ! Voyons !

MONA. Mais c'est extrêmement flatteur ! Vous ne connaissez pas les hommes. Très souvent ils exhibent une belle maîtresse, comme d'autres un complet de grand tailleur ou une voiture magnifique !...

MADELEINE, *la malheureuse ! Elle livre son capital de bonheur.* Oh ! mais ces qualités physiques, extérieures, qu'est-ce que c'est pour un homme dans son genre, spirituel, profond, instruit, élégant, distingué, dont la conversation est un enchantement... Quand on le connaît bien, le travail avec lui — car malgré tout je suis surtout sa secrétaire — le travail avec lui est un délassement. (*Elle parle avec abondance et il est très visible que tout cela produit sur Mona une impression assez pénible, mais Madeleine ne s'en aperçoit pas.*) Ainsi en ce moment il me dicte ses mémoires... ou, si vous préférez, plutôt ses souvenirs.

MONA, *très attentive.* Pas possible ?

MADELEINE. Oh ! Madame, pardon... vous ne le saviez pas ?

MONA, *braquée.* Mais si, mais si, voyons ! Vous pensez bien qu'il me l'a dit... Je l'avais oublié simplement... voilà tout.

MADELEINE. Eh bien ! c'est merveilleux... c'est passionnant ! Tout ce monde brillant qu'il a connu..., ces anecdotes sur les gens célèbres... et puis ces réflexions, cette façon de les classer, ces jugements définitifs qu'il porte sur les faits et sur les gens... et cette indulgence, malgré tout, sur tout cela... Oui, cette espèce d'indulgent scepticisme...

MONA. Et en dehors de ces dictées... il lui arrive de parler ? Il vous raconte ? Il se laisse bien aller à bavarder ?

MADELEINE. Oh ! oui souvent !... Il me raconte mille histoires étourdissantes que je ne consigne même pas... il y en a tellement déjà à retenir... Le travail avec lui est une telle source de plaisir que quand je suis rentrée chez moi, je n'aspire qu'au moment où je reprendrai ma place à mon petit bureau dans son cabinet de travail. J'aime tellement mieux ces heures à mon bureau que nos sorties le soir dans toutes ces boîtes de Paris où je ne suis jamais très à l'aise... Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

MONA, *affectant le ton plaisant.* Et... vous... l'aimez probablement.

MADELEINE, *spontanée.* Oh oui ! (*Se ressaisissant.*) Oh ! comment puis-je, moi, vous avouer cela et comment m'avez-vous amenée là tout doucement ?... Mais avec vous, Madame, on se laisse aller, on éprouve peu à peu une sorte de bien-être... de confiance... je comprends maintenant que l'on vous aime... Vous !... Quand même ! quand j'y pense !...

MONA. Et qui connaissez-vous au fond qui m'aime tellement ?

MADELEINE. Mais tous les gens qui vous connaissent, vous approchent... tous ceux qui seulement vous voient. Vous exercez une fascination sur tout le monde... c'est bien simple...

MONA. Mais non, mais non, tout cela est extrêmement exagéré ! C'est bien souvent de la pure mondanité... Il y a une question que je voudrais vous poser... elle est un peu...

MADELEINE, *conquise.* Mais je vous répondrai comme à une véritable amie.

MONA. C'est ça ! Eh bien voilà. Ne vous offusquez pas surtout. Physiquement ?... il n'y a pas d'autre mot... « Physiquement » comment vous entendez-vous ? Je veux dire : est-ce que vous êtes l'un à l'autre très liés par là ?... Enfin cette chose occupe tout de même une certaine place dans vos relations ? Du moins pour lui, car vous êtes très jolie, et la jeunesse joue un rôle important pour un homme dans ses rapports avec la femme... forcément !

MADELEINE. Je ne dis pas, mais personnellement j'attache tellement plus d'importance aux sentiments qu'à la chose... à laquelle vous faites allusion. Physiquement je ne suis pas une... exaltée. Je tiens tellement plus à son esprit, à cette intelligence si racée qui sont pour moi la chose primordiale chez un homme.

MONA, *se fermant brusquement.* Ah oui ? (*Temps.*) Eh bien, mais je vous remercie, Mademoiselle. Je ne veux pas vous faire perdre davantage votre temps, d'autant que mon mari vient de rentrer ; je crois avoir entendu la voiture tout à l'heure.

MADELEINE. Il est déjà sept heures moins le quart ; il ne travaillera plus maintenant.

MONA, *brusquement.* Oui, vous avez raison, il vaut mieux maintenant rentrer chez vous. Pardonnez-moi de vous avoir retenue si longuement. Je vous excuserai auprès de mon mari vous pouvez vous en aller. (*Un grand temps. Une grande gêne.*)

MADELEINE. Madame, j'ai compris, j'ai été maladroite, j'ai compris.

MONA. Vous ? Et en quoi, maladroite ?

MADELEINE. Oh si ! oh si ! il y a des choses évidemment contre lesquelles on ne va pas... Je viens de dire tout de suite là, une ou deux choses que je n'aurais jamais dû vous dire ! Je me suis beaucoup trop laissée aller.

MONA. Mais pas du tout ! C'est moi qui vous ai au contraire demandé...

MADELEINE. Oh si ! oh si ! j'ai senti tout à coup que votre sympathie s'était brisée.

MONA, *faux rire.* Mais c'est absolument...

MADELEINE. Non, non, allez ! Oh ! je sens tout à coup que je ne pourrai plus rester indéfiniment dans la maison..., cette situation...

MONA. Mais voyons, Mademoiselle, je vous jure quant à moi...

MADELEINE. Mais de moi-même *maintenant*, je finirais par ne plus pouvoir... (*Un temps.*) Mais avant de partir je veux vous dire quelque chose ; et c'est d'ailleurs pour lui, *uniquement pour lui* que je le fais ! Eh bien, si vous saviez l'amour, l'attachement, qu'il a pour vous, Madame, et quelle place vous tenez dans son existence ! Je crois bien que c'est cela son vrai secret ! son mystère, oui c'est ça. C'est vous seule qui comptez pour lui... Moi, je ne suis que moi !... Si j'étais vous... Ah là là ! si j'étais vous... Non, rien... bonsoir, Madame... oubliez tout.

(*Mona est demeurée immobile et profondément troublée pendant ces dernières phrases. Il y a dans la façon dont elle a regardé Madeleine une indéfinissable gratitude et une profonde humilité. Tout à coup elle saisit Madeleine par les épaules et l'embrasse. Les deux femmes restent une seconde après cela debout, sans rien dire l'une devant l'autre. Elles se séparent enfin avec quelque chose d'automatique, parce qu'il n'y a plus rien à dire. Madeleine se sauve par la droite et Mona par la gauche. Madeleine est sortie un peu avant que Mona n'arrive à la porte de gauche devant laquelle elle s'arrête. Elle revient en scène, s'assoit sur le canapé et son regard cherche loin et droit devant elle. Alors la porte de gauche s'ouvre et paraît André.*)

scène 2

ANDRE, MONA

ANDRÉ. Tiens tu es là, ma chérie ?... Tu ne sais pas où est allée Madeleine ?

MONA. Elle est partie..., c'est-à-dire que c'est moi qui lui ai dit d'aller se reposer. Elle avait une assez forte migraine...

ANDRÉ. Tu as bien fait... Ah ! je suis ravi de te trouver là..., mais comment se fait-il que tu rentres aujourd'hui de si bonne heure ?

MONA, *adorable.* Comment de « si bonne heure » ? On dirait à t'entendre que je ne rentre chez moi que pour dormir.

ANDRÉ, *exquis.* Non, je veux dire... que tu as généralement affaire dehors à cette heure-ci... Enfin il est bien rare que tu n'aies pas un thé ou un cocktail quelconque dans Paris.

MONA. Mais j'arrive à l'instant d'un thé chez Hélène Salvador... Un monde fou, mais pas énormément intéressant... Et tout à coup je ne sais pas pourquoi j'ai été prise d'un cafard... Je crois que... non, rien... rien... inutile. Et d'ailleurs tu ne me croirais pas... Alors qu'est-ce que tu me racontes toi ?

ANDRÉ. Pardon, pardon, qu'est-ce qu'il y a que je ne puisse pas croire ? Dis-moi, allons, dis-moi.

MONA. Eh bien... je ne sais pas pourquoi..., mais tout d'un coup tu m'as terriblement manqué !...

ANDRÉ, *stupéfait.* Pas possible ! Alors ça c'est assez inattendu.

MONA. Pourquoi ?... alors tu crois, parce que je n'ai pas l'habitude de manifester, tu crois que je ne m'intéresse pas à toi ? J'ai une drôle de nature, oh ! j'en conviens..., mais je pense beaucoup depuis un certain temps... et ce soir justement j'ai énormément pensé à toi... énormément... Et je puis même dire que cela date déjà d'un certain temps... (*André prend le parti de rire, car il est extrêmement gêné de ces avances auxquelles il n'est pas habitué.*)

ANDRÉ, *fabriquant un ton plaisant.* Et qu'est-ce que tu t'es dit ?... Peut-on savoir ?... Oui je serais curieux de connaître le genre de pensées que tu m'as consacrées... « depuis déjà un certain temps », dis-tu ?

MONA. C'est compliqué. (*Elle aussi s'efforce de le prendre à la blague.*) Hé bien oui... tu me manquais... je pensais qu'on devrait un peu plus se voir... enfin quoi... s'accorder un peu plus de temps en général... Oui on vit un peu trop séparément...

ANDRÉ. Tu ne rencontreras là-dessus de ma part aucune opposition... Je crois... enfin j'ai l'impression de t'avoir quelque peu devancée dans cette conviction. (*Il rit.*)

MONA. Tais-toi, chéri ! Te moques pas...

ANDRÉ. Ah ! pas le moins du monde je te jure ! (*Temps.*)

MONA. Veux-tu... enfin, dis-moi ce que tu penserais... Veux-tu qu'on fasse par exemple un petit voyage tous les deux, tous les deux tous les deux seuls, sans prévenir qui que ce soit ?

ANDRÉ. Comment peux-tu me demander ?... chérie ! Mais c'est simplement merveilleux ta suggestion ! Et quand partirions-nous ?

MONA. Eh bien ! mais... demain soir ou après-demain au plus tard... Le temps de faire quelques petits préparatifs élémentaires, oh ! juste l'essentiel.

ANDRÉ, *subitement lui prenant les mains, mi blagueur, mi inquiet.* Chérie !... mais... c'est sérieux ?

MONA, *elle le regarde longuement comme si elle lisait en lui tout ce que vient de lui raconter Madeleine.* André ! je t'aime bien, tu sais... je t'aime *bien !...* (*Elle le regarde toujours..., lui met les mains aux épaules et puis brusquement se jette contre sa poitrine ; et sa tête reposant sur la poitrine d'André nous donne complètement son profil. C'est une femme qui vient de se réfugier et se fait toute petite. Elle vient de devenir tout à coup sincère, confuse et — en tout cas, en ce moment présent — adorablement repentante. André la tient, ému, timide et n'en croyant pas sa chance inattendue.*)

RIDEAU

ABONNEMENTS

	AVANT-SCÈNE (28 n°s)	THÉATRE AUJOURD'HUI (6 n°s)	RELIURES AV.-SC. (28 n°s)
France et U. F. F. F.	3.600	950	1.700
Etranger F. F.	4.100	1.100	1.900
Allemagne (Rép. Féd.) D. M.	35	12	17
Autriche (1) Sch.	240	70	110
Belgique (2) F. B.	390	125	150
Brésil (3) Cr.	1.930	500	1.000
Canada (4) Doll. C.	8,5	3	4
Danemark (5) Cr.	55	15	26
Espagne Pes.	500	140	240
Etats-Unis Doll.	8,5	3	4
Grande-Bretagne L. St.	3	1	1 1/2
Italie (6) L.	5.700	1.700	3.000
Liban (7) Liv. St.	27	8	14
Norvège (5) Cr.	60	18	30
Portugal (8) Esc.	220	20	135
Suède (5) Cr.	45	15	22
Suisse (9) F. S.	35	12	17
Venezuela (10) Bol.	35	12	17
Yougoslavie (11) Din.	2.500	600	1.200

Pour la France et U. F. : 27, rue Saint-André, PARIS (6e). C.C.P. Paris 7353.00 ou chèque bancaire ou mandat-poste

REGLEMENTS POUR L'ETRANGER :

(1) Librairie Kosmos, Wollzeile 16 - Vienne 1.
(2) M. H. Van Schendel, 5, rue Brialmont - Bruxelles.
(3) M. R.-F. Besnard, 91, av. Almirante Barroso - Rio-de-Janeiro et 131, rua Marconi, Sao-Paulo.
(4) M. Durand, 1481 rue Mansfield - Montréal.
(5) Librairie Française, Box 5046 - Stockholm 5.
(6) Dr Carlo di Pralormo, 12, via Lambruschini - Turin.
(7) Nadal, Immeuble Dandan, rue de Lyon - Beyrouth.
(8) Lib. Bertrand, 73, rua Garrett - Lisbonne.
(9) M. R. Haefeli, 11, av. Jolimont - Genève.
(10) M. Blot, Apartado 3450 - Caracas.
(11) Centre culturel français, 11, Zmaj Jovina - Belgrade.

Pour les autres pays étrangers, règlement à Paris par chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'Abonné

"L'HURLUBERLU", de Jean Anouilh (Comédie des Champs Élysées)

Avec *L'Hurluberlu,* Jean Anouilh nous administre la preuve que sans se renier il est capable, non seulement de se renouveler, mais, aussi, de s'humaniser. Eternel réactionnaire, comme son « hurluberlu », il nous donne la clé de son évolution par cette phrase : « L'homme est un animal inconsolable et gai. » Si le pessimisme de Jean Anouilh devient joyeux, c'est qu'il ne désespère plus de l'homme. Cela nous vaut, non une pièce rose ou noire, ni même grinçante, mais extraordinairement brillante.

L' « hurluberlu » de Jean Anouilh est un jeune général à la retraite. Il aurait pu, aussi bien, être géomètre ou bureaucrate. L'important était qu'il disposât de loisirs pour songer à réformer le monde. En fait, il est incapable de faire régner l'ordre dans sa propre famille. Dans un sens, il vaut mieux qu'il ait quitté l'armée. Cet hurluberlu n'est pourtant pas un imbécile. Et c'est là où l'auteur, qui a voulu écrire son *Misanthrope,* ne peut se défendre d'une certaine tendresse pour sa créature. Quand l'hurluberlu juge le monde qui l'entoure, il frappe fort et vise juste. Il se trompe quand il pense le transformer au moyen d'un complot d'opérette qui réunit autour de lui le médecin, le curé, le châtelain et le quincaillier du village où il s'est retiré. Au reste, ces conspirateurs de pacotille l'abandonneront, les uns après les autres, avant la fin de la représentation.

Si, devant les rebuffades et les échecs qui s'amoncellent sur sa route, le général ne renonce pas, c'est que, tel don Quichotte, il manque absolument du sens des réalités. Il n'en est que plus pitoyable et touchant. Suffisamment intelligent pour comprendre ce qui fait défaut à son pays trop vieux, à sa femme trop jeune, à sa fille trop précoce, il est incapable de trouver les solutions nouvelles et efficaces indispensables. Accroché à ses préjugés comme à ses illusions, il gâchera toutes les occasions qui lui seront offertes et se retrouvera tout seul, à la fin, comme ces ultras du siècle passé, sans avoir rien appris ni oublié...

Or, voilà qui est nouveau dans une œuvre de Jean Anouilh : ses personnages ne sont pas des êtres abjects, perdus irrémédiablement. Certes, ils sont loin d'être sans défauts. Ils étalent, sans vergogne, leurs petites lâchetés, leurs envies, leurs faiblesses. Mais ils vivent et ont, aussi, leurs bons côtés. Est-ce parce que chaque spectateur peut se reconnaître en eux, sans aucun sentiments de honte, que la pièce de Jean Anouilh a été accueillie avec une telle faveur ? Peut-être. Il faut ajouter que le dialogue est, constamment, étincelant. Que certaines scènes seront, plus tard, des morceaux d'anthologie. Et que l'interprétation de Paul Meurisse, « hurluberlu » inoubliable, porte la comédie sur ses robustes épaules sans faiblir un seul instant.

"LA MAISON DES SŒURS GOMEZ", de Geneviève Baïlac (Athénée)

Continuant sur la lancée de *La Famille Hernandez,* Geneviève Baïlac et ses comédiens algériens du C.R.A.D. nous offrent, aujourd'hui, leur second spectacle : *La Maison des sœurs Gomez.* Nous y retrouvons la verve joyeuse des scènes de rues qui avait fait le succès du programme précédent.

Nous ne sommes plus à Alger, mais dans un petit port de la côte algérienne. Pêcheurs, jardiniers, douaniers fraternisent. Les premiers sont venus d'Italie ou d'Espagne, les seconds de l'intérieur du pays, les troisièmes de Corse. Tous parlent un français mâtiné d'espagnol, d'italien ou d'arabe. Ils dansent la séguédille et chantent la tarentelle avec le même entrain.

Pourtant, dans cette atmosphère euphorique, le drame couve. Un pêcheur, le bel Antonio, a ensorcelé les deux sœurs Gomez, également attirantes et passionnées, chacune à sa manière.

Leur ascendance espagnole leur interdisant tout partage, cette affaire ne peut que finir mal.

Tandis que, sur le port, une population insouciante s'abandonne à la frénésie de la danse, là-haut, sur la falaise, les deux sœurs rivales se déchirent à mort. Cette juxtaposition est, peut-être, déconcertante car l'on passe, sans transition, de l'opérette à la tragédie. A cela, l'auteur pourra répondre que c'est l'image de la vie, aimable et cruelle, tout à la fois. Sûrement. Mais dans cette *Maison des sœurs Gomez,* le mélange des genres apparaît un peu factice. Utilisant, avec profit, une formule qui a réussi, celle des scènes de rue de *La Famille Hernandez,* Geneviève Baïlac a voulu plaquer par dessus l'intrigue dramatique d'un de ses romans. D'où une certaine impression de déséquilibre.

Cette réserve exprimée, il n'en reste pas moins que la troupe du C.R.A.D. fait merveille et que ses différents éléments s'exprimant avec leurs gestes et leurs vocables familiers font la joie d'une salle sur laquelle flotte, impalpable et indiscutable, une atmosphère méditerranéenne.

"LES CHOUTES", de Barillet et Grédy (Les Variétés)

Vieux routiers, maintenant, du théâtre de boulevard, Barillet et Grédy ne cherchent ni à innover, ni à renouveler le genre. Il faut croire qu'ils ont raison puisque le public accourt au Théâtre des Nouveautés pour applaudir — avec une satisfaction non feinte — leur nouvelle comédie : *Les Choutes.*

Trois sœurs habitent, pour quelques jours, dans le studio parisien de l'une d'entre elles. Comme leurs cavaliers servants sont amenés à défiler dans l'appartement, il s'ensuit quelques quiproquos qui, sans rivaliser avec les mécaniques de Feydeau, provoquent des surprises.

Cela ne va pas bien loin, mais c'est conventionnel et habile. Chaque couple se retrouve à la fin, sans que ni les spectateurs, ni les auteurs aient eu à fournir de trop grands efforts. Le tout est supérieurement animé par trois « choutes » délicieuses (Brigitte Auber, Marie Daëms, et une nouvelle venue pleine d'autorité, Dany Saval) auxquelles Guy Tréjean et Claude Rich donnent excellemment la réplique. Pourtant, l'on se demande avec inquiétude ce qui resterait de la pièce si elle n'était pas si bien jouée...

Jean Serge raconte :

LA FOLIE

de Louis Ducreux

« La Folie »
comédie en 2 actes et 6 tableaux
a été créée le 17 janvier 1959
au Théâtre de la Madeleine
(Direction Benoît Léon-Deutsch)
dans une mise en scène de l'auteur
des décors de George Wakhevitch
et avec la distribution suivante :

Le Comte de Fenonil	Claude Dauphin
Alfred, son fils (14 ans)	Jacky Mougeotte
Alfred, son fils (24 ans)	Claude Armel
Pylade Marakis	Albert Médina
Fabienne de Fenonil	Elina Labourdette
Michèle de Fenonil	Danielle Argence
Yves Rainal	Jacques Verlier
Alfred de Fenonil	Claude Dauphin
Lucienne de Bourbon	Armande Navarre
Julius	Pierre Gay
Marcel	André Naveau
Odette Moulin	Nicole Berger

C'est une « Folie » comme on les construisait au XVIIIe siècle, une demeure réservée au plaisir et au divertissement, Louis Ducreux y a harmonieusement logé une fantaisie en forme de conte moderne et moral.

Un double prologue : dans les années qui ont suivi la grande crise économique de 1929, le comte de Fenonil ruiné et fatigué explique à son héritier Alfred, qui n'a que 14 ans, ce qu'il devra faire pour assurer son avenir. Le comte de Fenonil engage son jeune fils à se marier dès qu'il sera en âge de le faire avec l'héritière de son ami, un riche banquier grec qui n'hésite pas à se nommer Pylade Marakis. En effet, ce Marakis est prêt à abandonner une énorme partie de sa fortune en échange d'un titre nobiliaire.

La seconde partie de ce prologue a lieu dans les années qui précédèrent la seconde guerre mondiale. Alfred, comte de Fenonil, orphelin obéissant, demande à Marakis la main de sa fille Fabienne. Et le mariage a lieu sans aucun imprévu.

La pièce commence réellement quinze ans après ce dernier événement. Fabienne ne vit plus avec son mari qu'elle dédaigne et méprise tant elle le trouve insignifiant. Quant à Marakis, en beau-père conscient et organisé, il a casé Alfred comme directeur de la modeste succursale locale de sa banque dans une banlieue « résidentielle » nommée Noisy-sur-Oise. Ainsi le doux Alfred installé là dans « sa » folie peut tout à loisir se livrer à son innocente manie : la culture des fleurs.

Cependant, à Paris, dans le salon des Marakis, on prépare une grande fête pour l'anniversaire du maître des lieux. Fabienne trompe à la fois son mari et son ennui avec le trop jeune Yves Rainal. Lorsque le comte Alfred de Fenonil arrive pour participer modestement à l'allégresse générale, son seul interlocuteur valable est bien entendu l'amant de sa femme. Un coup de théâtre vient alors bouleverser cette respectable ordonnance bourgeoise. On annonce en effet à Marakis ravi et suffoqué que la Princesse de Bourbon demande à être reçue. Le ravissement se double d'une bien agréable surprise lorsque l'on voit apparaître une éclaboussante créature qui se sur-

nomme Lucienne de Bourbon, car il s'agit en réalité d'une strip-teaseuse qui porte ce nom royal pour se déshabiller. Mais le quiproquo entretenu autour de cette personnalité s'augmente du fait que cette charmante personne est venue en réalité pour remplir un pieux devoir, celui qui consiste à rendre à la femme légitime les cadeaux offerts par l'amant marié. Car Lucienne est la maîtresse du très paisible comte Alfred. La surprise est telle que Lucienne est tenue d'apporter elle-même des preuves incroyables de la forfaiture.

Après cette immense surprise et l'entracte, on retrouve Alfred dans sa « Folie ». En compagnie de son impeccable valet de chambre anglais Julius, il oublie ses soucis parisiens en mettant au point un système perfectionné d'arrosage. Avant de revenir à Noisy, Alfred avait obtenu de Fabienne la garde de leur grande fille pour le temps des vacances.

Pour rendre profitable à cette enfant son séjour à la « Folie » Alfred a convié sa meilleure camarade, Odette Moulin à venir elle aussi à la « Folie » pour partager les joies des vacances et les affres de la préparation aux examens. Cette Odette est, malheureusement pour Alfred, parée de tous les charmes de la jeunesse, y compris celui que confère un désespoir d'amour. En effet, Odette est arrivée prête à céder à n'importe quelle sollicitation masculine pour se venger d'un odieux fiancé qui l'a abandonnée. Malgré la tentation et la facilité, Alfred ne cède pas à cette trop douce possibilité. D'ailleurs Fabienne, brusquement passionnée par le mystère qui entoure la vie privée de son mari est arrivée elle aussi à la « Folie ». Elle y est suivie par son bouillonnant Pylade de père qui lui, est surtout intrigué par la source des revenus secrets d'Alfred qui n'a manifestement pas les moyens d'entretenir une Lucienne de Bourbon avec sa maigre mensualité de directeur de banque. Pylade Marakis est très inquiet, il craint beaucoup des malversations de son gendre commises sur les fonds de l'établissement qu'il l'a chargé de gérer. Une sévère vérification lui donne l'assurance qu'Alfred est le plus parfait de ses employés. Alors ? Où puise-t-il l'argent ? Une série de quiproquos téléphoniques et vaudevillesques laissera croire d'abord que le comte Alfred de Fenonil est mêlé à une horrible affaire de traite des blanches, mais bientôt l'on découvre qu'en réalité, les « Blanches » sont des fleurs et que c'est grâce à elles que poétiquement Alfred de Fenonil a donné un sens agréable au mot « trust ». En contrepoint, la voix paternelle enregistrée outre-tombe enjoint à Alfred de reprendre avec Fabienne une vie conjugale qui ne pourra plus qu'être heureuse.
Au théâtre, on obéit toujours à ses parents et pour terminer la pièce, Alfred réépousera sa Fabienne reconquise.

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE.

Jean Serge a vu "LA FOLIE"



UNE « FOLIE » VUE PAR LE DÉCORATEUR GEORGES WAKHEVITCH.



FABIENNE (*Elina Labourdette*) ESSAIE D'OUBLIER SON ENNUI



LUCIENNE (*Armande Navarre*) : ON PEUT S'APPELER BOURBON SANS ETRE PRINCESSE



PYLADE (*Albert Medina*) ET ALFRED (*Claude Dauphin*) : « UNE BONNE AFFAIRE NE PEUT PAS L'ETRE POUR DEUX »

(Photos BERNAND.)



ODETTE (*Nicole Berger*) BONNE ELEVE, MAIS PAS EN DISSERTATIONS AMOUREUSES



LE COMTE ALFRED DE FENONIL (*Claude Dauphin*) : LE PLAISIR D'OFFRIR VAUT MIEUX QUE CE QUE L'ON DONNE.



PYLADE MARAKIS (*Albert Medina*) : L'EFFICACITE ET L'EFFICIENCE JUSQUE DANS LE PHYSIQUE.



Photo BERNAND

JEAN ANOUILH A RENOUVELÉ SON STOCK DE MARIONNETTES DANS SA NOUVELLE PIÈCE « L'HURLUBERLU », A LA COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. DANS CE JEU DE MASSACRE, RICHEMENT ENLUMINÉ, PAUL MEURISSE (A DROITE) LANCE DES BOULES AVEC UNE CONVICTION QUI FORCE L'ADMIRATION DES PLUS DIFFICILES

SPECTACLES DE PARIS



« LA MAISON DES SŒURS GOMEZ » SERT DE CADRE AU DRAME VIOLENT, SENSUEL, QUI MET AUX PRISES LE BEL ANTONIO (MARIO PILAR) AVEC LES DEUX SŒURS PASSIONNÉES. CEPENDANT QUE LA TROUPE DU C.R.A.D., DANS LES SCÈNES DE RUE, RETROUVE LA VERVE FAMILIÈRE DE « LA FAMILLE HERNANDEZ »

LES TROIS « CHOUTES » DE BARILLET ET GRÉDY SONT PRÊTES A VOUS CONQUÉRIR ET A VOUS SÉDUIRE AU THÉATRE DES NOUVEAUTÉS. NE SONT-ELLES PAS CHARMANTES CHACUNE DANS SON GENRE ? QU'IL S'AGISSE DE L'INGÉNUE DANY SAVAL, LA SÉRIEUSE BRIGITTE AUBER OU L'ÉVAPORÉE MARIE DAEMS.

(Photos Bernand.)

AUX SOMMAIRES DES DERNIERS NUMEROS :

LE JOURNAL DE ANNE FRANK.

LES TROIS CHAPEAUX CLAQUE.
Miguel Mihura.

LES PORTES CLAQUENT,
Michel Fermaud.

LES TROIS COUPS DE MINUIT,
André Obey.

L'ANNEE DU BAC,
José-André Lacour.

EDITION DE MIDI,
Mihail Sebastian.

L'ETRANGERE DANS L'ILE,
Georges Soria.

DOUZE HOMMES EN COLERE,
Reginald Rose - André Obey.

LA TOUR D'IVOIRE,
Robert Ardrey - Jean Mercure.

VIRAGE DANGEREUX,
J.-B. Priestley.

ARDELE OU LA MARGUERITE,
Jean Anouilh.

L'ANNIVERSAIRE,
John Withing.

HUMILIES ET OFFENSES,
André Charpak.

PATATE,
Marcel Achard.

LADY GODIVA,
Jean Canolle.

LOPE DE VEGA,
Claude Santelli.

L'AMOUR PARMI NOUS,
Morvan Lebesque.

LA BRUNE QUE VOILA,
Robert Lamoureux.

OSCAR,
Claude Magnier.

DOMINO,
Marcel Achard.

PROCES A JESUS,
Diego Fabbri - Thierry Maulnier.

PLAINTE CONTRE INCONNU,
Georges Neveux.

ROMANOFF ET JULIETTE,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

PAPA BON DIEU,
Louis Sapin.

CHAMPAGNE ET WHISKY,
Max Régnier.

LA MEGERE APPRIVOISEE,
Jacques Audiberti.

OURAGAN SUR LE CAINE,
Herman Wouk - José-André Lacour.

LE CŒUR VOLANT,
Claude-André Puget.

UN REMEDE DE CHEVAL,
Leslie Sands - Frédéric Valmain.

(Liste complète sur demande)

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO
« LE DESSOUS DES CARTES »
DE ANDRÉ GILLOIS
(THÉATRE HÉBERTOT)

l'Avant-Scène

LE JOURNAL DU THEATRE
DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT PAGE 33
PRIX DU NUMERO : 200 FRANCS